

# LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

## SOMMAIRE

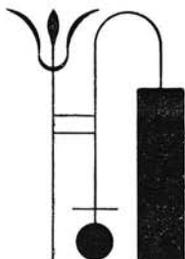
	Pages.
MICHEL PÉRIDIS..... Crise de la liberté.....	271
CAPIT. PREOBRAJENSKY.... Deux guerres russes.....	289
JEAN DUPERTUIS..... Decroly et l'instruction par l'action.....	298
JACQUES TAGHER..... John Carlile Mc Coan .....	326
GASTON WIET..... La chute d'el-Arich (décembre 1799)(à suivre).	333



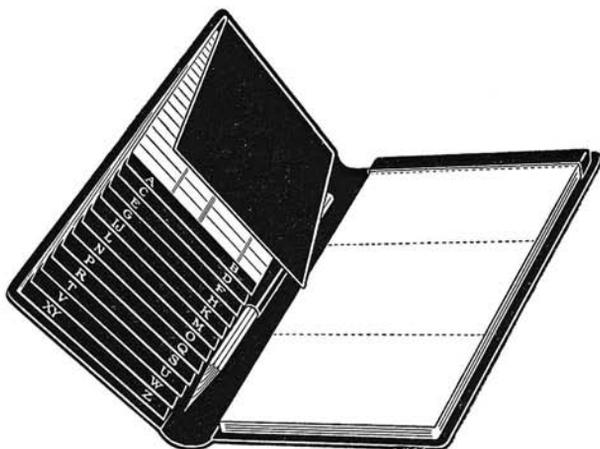
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE  
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47845-45034



**VALAVANIS**

CAIRO

un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

---

## CRISE DE LA LIBERTÉ.

La rupture, en 1914, de l'équilibre précaire, délicat et instable qu'avait atteint le monde, a déclenché une crise dont les effets se sont déployés largement depuis lors. Nous nous trouvons encore au dedans de ses arcanes sombres.

C'est principalement une crise de la liberté sur le double plan politique et économique. Nous l'examinerons sous cet angle.

Comment s'est-elle manifestée, quelle en est l'étendue, est-elle passagère, quoique grave, ou entraînera-t-elle la mort de la liberté?

Ces pages essaieront de répondre.

Auparavant, quelques notes auront fourni une revue brève des origines immédiates des événements.

\*  
\* \*

On a dit avec raison du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il ne finit pas en 1900 mais en 1914. C'est en effet au seuil de la première guerre mondiale que viennent expirer les formes et les idées qui le caractérisent. Les quatorze années qui débordent son terme conventionnel constituent non un commencement mais une fin d'époque.

Il est dominé au point de vue politique et économique par cinq grands courants, le nationalisme, l'industrialisme, le

libéralisme économique, la démocratie et le socialisme, ces termes en *isme* dont il était si friand.

\*  
\* \* \*

Le nationalisme prit son élan dans la guerre d'indépendance des futurs États-Unis d'Amérique, ainsi que dans la Révolution française.

La première, en détachant de leur métropole les Britanniques émigrés au nouveau monde, et la seconde, en proclamant souverains les Français, secouèrent profondément la conscience des peuples mûrs pour le réveil national.

En Europe, au début du siècle, seules à peu près les nations habitant son pourtour ouest, nord-ouest et extrême nord, y compris la Grande-Bretagne (englobant les Irlandais qui ne s'y résignaient pas), avaient réalisé une complète unité nationale et politique. Dans le reste du continent, à l'exception de la petite Suisse fédérée et de la vaste Russie (où toutefois les grands-russiens seuls étaient émancipés nationalement), les peuples restaient fragmentés ou dominés par les États étrangers. Leurs luttes pour la libération ou l'unité jalonnent tout le siècle.

En portant la guerre d'un bout à l'autre de l'Europe, la première République française et Napoléon entraînent quelques nationalités à se soulever contre leurs tyrans, mais la chute de l'Empereur les fit retomber plus lourdement sous leurs jougs. La Sainte-Alliance rétablit entièrement les dominations antérieures, sans parvenir toutefois à étouffer le sentiment national, couvant sous la cendre.

Les Serbes et les Grecs, les premiers en Europe, se révoltèrent, et l'insurrection hellénique ravivant des souvenirs historiques, fit déferler sur l'ancien et le nouveau monde une vague d'émotion.

Les Belges réalisèrent leur indépendance en 1830.

Par ses efforts incessants pour se frayer une sortie à la Méditerranée, la Russie aida les Slaves des Balkans à se libérer.

L'unité italienne ne fut complétée qu'en 1870.

Sous la conduite de la Prusse, l'intégration du peuple allemand se cimentera à l'aide de trois coups de boutoir que Bismarck asséna successivement au nord, au sud et à l'ouest, entre 1860 et 1870.

Les Polonais, déchirés par un nouveau partage consécutif à la défaite de Napoléon, ne manquèrent aucune occasion, offerte par les événements d'Occident, pour tenter de briser leurs chaînes. Mais après chaque soulèvement avorté, elles se sont resserrées plus étroitement sur eux.

Les Tchèques et les Slaves du sud étaient maintenus par la force dans l'empire austro-hongrois.

Sans parler de toutes les autres nationalités disséminées sur son immense étendue, la Russie agrippait sur ses confins occidentaux les Finlandais et les Baltes, outre les Polonais.

L'empire ottoman renfermait encore dans ses frontières de nombreux allogènes et, à l'extrême limite sud-orientale de l'Europe, les Crétois ne cessaient de lutter.

L'arrachement, enfin, de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne avait blessé vivement le sentiment national français.

Hors d'Europe, les peuples du Mexique et de l'Amérique latine recouvraient leur indépendance, les uns après les autres.

Dans les autres continents, des populations anciennes et nouvelles s'acheminaient lentement à leur maturité nationale.

Des intrigues de puissants États rivaux, se disputant la protection de peuples moins forts, s'imbriquaient dans leurs luttes.

Même le peuple dispersé et errant des Juifs, se rendant compte de l'impossibilité de son assimilation au sein de

quelques autres nations, a créé aux environs de 1900 un mouvement nationaliste, le sionisme.

En Europe, cette terre depuis mille ans plus fertile en conflits qu'aucune autre au monde, l'effervescence nationaliste et les machinations des chancelleries entretenaient un état de choses instable d'où la guerre menaçait de faire irruption.

Le rapt de la Bosnie par l'Autriche en 1908 et la conquête du Dodécanèse par l'Italie en 1912 exaspérèrent le sentiment national des peuples du sud-est de l'Europe et préludèrent aux guerres balkaniques.

Le drame de Sérajevo, en juillet 1914, qui provoqua la première guerre mondiale, fut un symptôme éminemment nationaliste.

Les peuples sont une réalité aussi positive que les individus. Leur droit à l'indépendance est désormais un axiome. Il y en a qui ne sont pas mûrs pour cela, mais il y en a dont certains autres ont intérêt à ce qu'ils ne deviennent pas indépendants.

Dans un monde où toutes les nations évolueraient au même rythme, leur émancipation n'eût pas apporté des perturbations à l'état général de civilisation. Mais la marche des peuples est lente et inégale, et tout nouvel arrivant au but dérange ceux qui s'y sont installés depuis longtemps et ont quelque peu oublié leur propre course.

\*  
\* \*

L'ère industrielle proprement dite commence avec le XIX<sup>e</sup> siècle par la captation de la force de la vapeur. Son entrée dans la vie de l'humanité a marqué une grande révolution économique, qui s'est étendue par le forage de puits de pétrole et le perfectionnement des applications électro-magnétiques.

L'industrie s'est développée partout où il y avait des matières premières, alimentant des machines de plus en plus géantes ou compliquées.

L'Angleterre fut la première à s'industrialiser. Elle devint l'« usine du monde » et conserva son rang jusqu'aux abords de 1870.

Entre-temps d'autres pays sur le continent, la Belgique, la France, le Luxembourg, la Suède, s'industrialisaient.

L'Allemagne entra en lice avec un équipement perfectionné et une population croissante. Sa production atteignait aussitôt des niveaux élevés et a fini par conquérir la première place dans plusieurs domaines.

La cadence de l'industrialisation aux États-Unis a battu tous les records et a fait de ce pays le plus grand producteur au monde.

Les réalisations industrielles ont modifié l'aspect et le rythme de la vie collective et privée de l'humanité. Les cités et jusqu'aux paysages en furent transformés, provoquant les émouvantes lamentations d'un Ruskin.

Les villes « tentaculaires » aspiraient les populations des campagnes, allant travailler dans les usines. D'énormes agglomérations se formaient, posant des problèmes et exigeant des solutions pour lesquelles personne n'était préparé.

Les conditions de vie des ouvriers étaient affreuses. La journée de travail atteignait 16 heures, les salaires étaient bas et toute hygiène inexistante. Des enfants en bas âge travaillaient dans les usines. De nouvelles inventions avaient pour effet le déplacement des centres industriels et le renvoi d'un personnel rendu inutilisable.

C'est pourtant grâce au développement industriel que le niveau de vie des foules s'est élevé, qu'un peu de confort leur a été procuré, et que les ouvriers ont pris conscience de leur force en s'organisant.

Ce qui n'avait pas pu être réalisé par des révoltes ou des

manifestes, fut obtenu par le déroulement implacable des choses au travers de la peine des hommes.

La grande industrie exigeait une énorme accumulation de capitaux que les fortunes personnelles seules des entrepreneurs et de leurs groupes, quelque considérables qu'elles fussent, étaient incapables de réunir. Pour l'assurer, l'apport de l'épargne privée était nécessaire. Elle fut drainée au moyen des sociétés par actions.

L'extension des entreprises industrielles était accompagnée d'un mouvement, en sens contraire, de concentration de leur haute administration. Les grosses entreprises se fédéraient dans les trusts ou syndicats en vue de rationaliser leur production, d'éliminer la concurrence, de soutenir financièrement les branches déficientes et d'exercer une influence économique et politique.

C'est moyennant cette structure pyramidale, de plus en plus puissante, que s'est constitué *le capitalisme*, à la fois formidable réalité et mythe, — par la dogmatique à laquelle il a donné lieu, — de la cosmogonie moderne.

\*  
\* \*

Le libéralisme économique est né de la suppression des entraves que les formes du passé, détournées de leur fonctionnement utile, ont opposé à l'activité économique et professionnelle des individus.

Il consiste dans la liberté laissée aux particuliers de travailler, commercer et produire, comme ils l'entendent. C'est là le corollaire inévitable de la liberté individuelle.

Il a pour fondement la propriété privée des biens et leur transmission par voie de succession aux proches parents de leurs possesseurs.

Suivant le libéralisme, l'État en principe ne fait pas de commerce ni n'exploite économiquement les biens. En outre,

il n'intervient pas dans la vie économique des pays. Il « laisse faire », il « laisse passer ». Il se borne par sa police et son appareil judiciaire à assurer l'ordre public et à protéger les droits méconnus d'autrui.

Il exécute et entretient des travaux publics dans l'intérêt général de la collectivité dont il a la charge, mais en évitant de donner à sa gestion un caractère commercial. Il conserve la propriété des mines, mais en concède l'exploitation à des particuliers.

Seule sa politique douanière influence de façon générale la vie économique des pays.

Ce sont les besoins des individus qui suscitent et entretiennent la vie économique, laquelle à son tour n'a d'autre but que de les satisfaire.

Elle est régie par la loi de l'offre et de la demande, jouant dans des marchés libres où s'assemblent les marchandises.

L'existence de marchés libres permet la spécialisation de la production et la division du travail dont l'extension sur le plan international crée le libre-échange.

Le libre-échange a duré sans partage un siècle, du dernier quart du XVIII<sup>e</sup> au troisième quart du XIX<sup>e</sup>. La Grande-Bretagne l'a maintenu jusqu'en 1914. Mais depuis 1870, en général, le libéralisme économique a commencé à subir des transformations. Il s'était formé des groupements d'intérêts qui exerçaient sur l'État une pression de plus en plus forte. Celui-ci était appelé à intervenir, tantôt pour protéger un camp, tantôt pour arbitrer un conflit. La politique dite protectionniste a été dès lors inaugurée. Elle a mis fin au régime libéral proprement dit.

Des tarifs douaniers, des monopoles, des subventions, des restrictions de toute sorte, des lois spéciales protégeant des catégories sociales déterminées, furent promulgués ou institués, tour à tour. Tout le monde s'organisait pour imposer à l'État ses conceptions ou ses intérêts, les industriels pour

exiger des mesures favorisant leur production et leurs prix, les ouvriers pour améliorer leurs conditions de vie.

\*  
\* \*

La démocratie des temps modernes a été élaborée lentement en Angleterre, au cours d'expériences séculaires, et fut brusquement propagée dans le monde par les deux révolutions américaine et française. Mais après l'effondrement de la dernière et la chute de Napoléon, la démocratie fut étouffée partout, sauf dans son foyer britannique et aux États-Unis. C'est l'impulsion transmise par les deux nouvelles révolutions françaises de 1830 et 1848, — surtout par la dernière, — qui ralluma la démocratie en Europe et ailleurs.

A toute forme d'économie, dit l'historien Pollard, correspond un régime. A l'économie pastorale, le gouvernement familial ou tribal; à l'économie agricole, la féodalité; à la marchande, la ploutocratie; à l'industrielle, la démocratie.

Cette règle se vérifie aussi pour ce qui concerne l'économie industrielle. Son développement a eu pour effet l'extension de la démocratie.

Quels en sont les traits essentiels, tels qu'ils résultent de la pratique générale du XIX<sup>e</sup> siècle?

La source du Pouvoir est la souveraineté nationale. Le Chef de l'État gouverne par ses ministres. (Aux États-Unis d'Amérique le Chef de l'État est, réellement, un premier ministre.)

Les pouvoirs de l'État sont définis et délimités nettement dans leurs rapports réciproques.

Le pouvoir législatif est constitué par des élus, désignés dans des élections où votent les catégories d'électeurs fixées par la loi.

Toutes les lois et les charges fiscales sont votées par le pouvoir législatif.

L'État ne fonctionne que dans l'enceinte que lui fixe la loi. L'État n'est pas au-dessus de la loi.

Le statut des personnes et les rapports juridiques entre elles, — objet du Droit Civil, — reposent sur les principes de l'égalité de tous les citoyens devant la loi, de la liberté des conventions et de l'inviolabilité de la propriété.

Des droits positifs sont reconnus aux citoyens vis-à-vis de l'État et à l'égard de leurs concitoyens. Ils constituent l'essence de la démocratie. Ce sont les libertés. Liberté de l'être physique (*habeas corpus*), liberté de conscience, d'opinion, de réunion, d'association, liberté de la propriété dégagée des restrictions féodales et restituée entière aux individus.

Les citoyens possèdent enfin les droits politiques par lesquels s'exprime la souveraineté nationale. Ce sont l'électorat et l'éligibilité, déterminés par la loi.

De 1850 à 1914, la démocratie s'est répandue dans tous les pays d'Europe (sauf la Russie où cependant une réforme politique restreinte et sans efficacité avait été imposée par la révolution de 1905) et d'Amérique, ainsi que dans les Dominions britanniques.

Elle ne fut pas toutefois adoptée ou appliquée partout de la même façon ni au même degré. En Allemagne et en Autriche-Hongrie, le pouvoir exécutif exerçait des prérogatives incompatibles avec l'esprit de la démocratie, et dans certains pays nouveaux, où elle avait prévalu sous l'influence de l'ambiance générale, elle n'était pas solidement plantée.

Outre le tsarisme, des monarchies absolues subsistaient en Asie, demeurée infranchissable à la démocratie.

Les principes et institutions démocratiques ont subi naturellement des modifications au cours du siècle.

Dans la plupart des pays prévalut le parlementarisme dont on n'a pas rencontré jusqu'ici une réplique qui vaille l'original britannique. Les excès du parlementarisme n'ont pas peu contribué à diminuer le crédit de la démocratie, surtout en France.

Le principe de la liberté des conventions a été fortement combattu dans sa forme absolue. Pour que les effets d'une convention, « librement consentie », méritent d'être protégés légalement, il faudrait qu'au moment de sa conclusion les deux contractants fussent également libres de l'accepter ou non. Ce n'est pas toujours le cas.

Le droit de propriété fut l'objet de discussions et d'attaques infinies. Son caractère absolu était antisocial. Il allait à l'encontre de l'intérêt général. Aussi certains aspects de la propriété ont-ils été amendés.

L'électorat et l'éligibilité, qui avaient été restreints au début, furent successivement élargis dans un grand nombre de pays.

\*  
\* \*

Le socialisme apparut au début du siècle précédent comme le complément nécessaire de la révolution dite bourgeoise dont un des principes, l'égalité, qu'elle était même accusée d'avoir proclamé quelque peu inconsciemment, entraînait en conflit avec deux autres de ses principes, la liberté et la propriété. Quand on est libre sans réserve et quand la propriété est un droit absolu, le sort de l'égalité s'en trouve gravement compromis.

Le socialisme voulait donner un contenu à l'égalité par des limitations imposées à la liberté et à la propriété. Mais comme celles-ci ne se sont pas laissées faire, le socialisme a fini par les traiter comme ennemies et en poursuivre l'anéantissement.

L'histoire est faite de combats entrepris par ceux qui cherchent à supprimer ceux qui ne s'y résignent pas.

La concentration industrielle a entraîné la concentration ouvrière. Se voyant nombreux, les travailleurs se sont sentis forts. Ils s'organisèrent pour faire valoir leurs revendications contre des patrons qui, défendant leurs droits flambant neuf, les traitaient durement.

Les doctrines socialistes leur procuraient l'arme idéologique leur permettant de lutter pour améliorer leur existence, tout en faisant miroiter à leurs yeux la complète transformation de leur sort actuel.

Le socialisme, comme toutes les croyances, n'a jamais atteint l'unité totale. Quand les hommes sont laissés libres, ils ne parviennent pas à se mettre tout à fait d'accord. La parfaite union est artificielle et ne s'obtient que par la violence. Le socialisme est composé de plusieurs courants qui, aux heures critiques, se sont fait la guerre avec la haine fraternelle dont sont capables ceux qui se connaissent et se ressemblent un peu.

Travailleurs, socialistes, réformistes, syndicalistes révolutionnaires, socialistes marxistes, voilà les principales divisions du socialisme à son dernier stade d'avant 1914, sans parler des phases par lesquelles il a passé durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Et en dehors du socialisme proprement dit, d'autres systèmes aussi sollicitaient la classe ouvrière, tels que l'anarchisme communiste, le socialisme chrétien, etc.

Par ce qu'ils ont obtenu tant avant qu'après 1914, les deux plus importants mouvements, parmi ceux que nous venons de mentionner, sont le marxisme et le travaillisme.

Le marxisme enseigne, suivant son fondateur, que le moteur primordial de la vie sociale et politique est le facteur économique, qui en détermine toutes les manifestations. C'est le travail seul, dit Karl Marx, qui produit les biens, le capital étant lui-même du travail accumulé. Le prolétariat, seule source vivante d'énergie productrice et croissant en force, absorbera les artisans, employés et intellectuels, de plus en plus appauvris, et affrontera une bourgeoisie enflée par la richesse mais vidée de toute vitalité. Il prendra d'assaut le capitalisme concentré et exercera, dans l'intérêt des masses, le pouvoir politique et économique, enfin confondus. Après

une période de violence révolutionnaire, nécessaire pour consolider l'ordre nouveau, les classes sociales se dissoudront et un peuple homogène régnera sur soi-même.

Le marxisme a influencé en Europe continentale une partie notable de la classe ouvrière, qui suivait ses mots d'ordre, votait aux élections pour ses candidats, et prenait part aux grèves économiques et politiques.

Le travaillisme, lui, était surtout un mouvement syndical. Il était teinté d'un vague idéalisme socialiste, bien qu'il comprît dans ses rangs certains clans de radicaux ou d'intellectuels, prônant un socialisme positif et expérimental. Il groupait en Grande-Bretagne et ses Dominions quelques millions d'ouvriers, et poursuivait patiemment la réalisation de réformes destinées à améliorer les conditions d'existence des travailleurs britanniques. Cela ne l'a pas empêché, quand des conflits sociaux eurent éclaté en Angleterre, de mener avec énergie des grèves puissantes, dont certaines ont mis le régime à deux doigts de sa perte.

Le socialisme d'avant 1914 n'a pas fait sa révolution sociale. Il n'est même pas parvenu à assembler sous ses bannières la majorité de la classe ouvrière. Sa doctrine essentielle d'unité prolétarienne a été tenue en échec par l'abstention des travailleurs les plus nombreux de l'Europe, ceux de Grande-Bretagne, à rallier ses conceptions révolutionnaires. Mais par ses campagnes et ses luttes, il a contribué à établir ou à étendre la démocratie dans plusieurs pays, notamment en Europe centrale. C'est grâce à ses efforts que les syndicats ouvriers acquièrent un statut légal ; que le droit de grève est reconnu ; que les salaires augmentent et les heures de travail diminuent ; qu'un mouvement coopératif bienfaisant est entretenu dans un grand nombre de pays ; que des assurances pour les sans-travail ou contre les maladies sont fondées dans quelques pays ; que des idées généreuses de solidarité et de fraternité sont développées.

Cependant, et c'est là la rançon fatale de tout système, les attaques furieuses du socialisme contre la liberté, sa propagation d'idées outrancières et utopiques de lutte de classes et d'internationalisme, ont terriblement affaibli la démocratie et préparé la voie à la crise.

\*  
\* \*

Les forces antagonistes étaient en action, sans toutefois rompre leur ligne de rencontre. Elles se neutralisaient en quelque sorte et maintenaient une espèce d'équilibre passif.

L'agitation nationaliste semblait assoupie. La démocratie avait acquis du prestige politique, bien qu'elle fût minée intérieurement par l'action antilibérale, menée, de directions opposées, par les forces à tendances impérialistes du capitalisme et par les doctrines révolutionnaires.

L'accroissement des relations commerciales et la multiplicité des communications donnaient l'illusion que les frontières avaient disparu. On circulait librement un peu partout. Les monnaies étaient stables et le coût de la vie bas.

On doutait qu'une guerre fût probable. On dépendait trop les uns des autres, on avait trop de choses en commun, pour se mettre à guerroyer.

Depuis 1815, il n'y avait pas eu en Europe de guerre générale et, après 1870, pas de guerre du tout. Le règne des grandes Puissances y maintenait la paix, et un historien a compté entre 1870 et 1912 jusqu'à sept guerres européennes prévenues par la diplomatie.

Les sciences et les arts étaient cultivés librement et leurs manifestations avaient provoqué une forte impression de communion internationale.

Malgré la tension de la situation, malgré le paupérisme et les taudis plaquant leurs taches affreuses sur certaines grandes villes, il faisait bon vivre en Europe à la veille de la

guerre de 1914. Une atmosphère de compréhension et de tolérance persistait. Un sourire d'Anatole France flottait.

\*  
\* \*

La guerre de 1914 a produit une cassure nette dans la trame des phénomènes politiques et économiques et, par répercussion, dans tous les domaines.

Le monde ne retrouvera plus son visage d'avant cette date.

Les gouvernements n'avaient pas seulement à affronter la guerre et ses conséquences directes et indirectes, à prendre des mesures exceptionnelles et urgentes, à parer à toute éventualité, à organiser l'arrière, à prévenir ou réprimer toute insubordination. Ils devaient aussi s'occuper des problèmes économiques, industriels et de ravitaillement, que posait une guerre longue, nouvelle dans ses manifestations, et qui, au surplus, engageait toutes les ressources des pays.

Pour résoudre ces questions, la machine d'État et le régime économique existants n'y pouvaient suffire. Il fallait agir vite, bousculer les habitudes établies, prendre des initiatives audacieuses et des décisions promptes, et enfin s'équiper convenablement au point de vue technique. Il fallait, surtout, éliminer tous obstacles d'ordre légal, administratif ou privé.

La situation créée par la guerre s'y prêtait à merveille. Pas d'opposition sérieuse. L'opinion publique était consentante à toute réglementation. Les Parlements n'osaient pas assumer la responsabilité d'une attitude de refus. Le socialisme avait abdiqué son programme et collaborait ostensiblement avec les Gouvernements.

C'est dans ces conditions qu'est intervenue une transformation politique et économique qui n'a pas pris fin avec la guerre, mais lui a survécu.

Cette transformation consiste, politiquement, dans un transfert de compétence des parlements aux pouvoirs exécutifs

et, économiquement, dans une prise de direction par l'État sur la vie économique.

Elle a été réalisée par le vote de lois dites de pleins pouvoirs, conférés aux gouvernements par les parlements et les habilitant à légiférer sur un grand nombre de matières.

En vertu de pareilles autorisations, l'exécutif élaborait et promulgua des décrets-lois. Suivant les cas et les pays, ces actes devaient être soumis aux Chambres pour ratification, mais celle-ci ou bien n'a pas eu lieu ou bien a été accordée sans réel contrôle, comme simple formalité.

Ainsi une sorte de révolution s'est imposée d'en haut dans presque tous les pays d'Europe et d'Amérique.

En Grande-Bretagne, fut promulguée, le 4 août 1914, une proclamation royale revendiquant le droit pour le Souverain en conseil de prendre les mesures nécessaires pour garantir la sécurité publique et la défense du Royaume.

De 1914 à 1918, le Parlement britannique vota de nombreuses délégations de pouvoirs sur des matières spéciales.

Les pleins pouvoirs y furent octroyés durant l'après-guerre, en 1921, 1924, 1926 et 1931.

En France, ils ont été votés par les Chambres en 1918 et furent maintenus presque sans interruption jusqu'en 1939, en embrassant toujours plus de questions.

En Allemagne, ils ont été accordés en août 1914 et furent renouvelés en 1919, 1920, 1921 et 1923, couvrant les domaines financier, économique et social.

Ce système fut adopté même par des pays neutres, comme la Suisse, laquelle, bien que restée hors de guerre, avait à faire face à des problèmes de ravitaillement et de sécurité.

Aux États-Unis d'Amérique, le Congrès vota pendant la guerre des lois attribuant au Président une compétence législative sous certaines conditions. Mais à la suite de la crise commencée en 1929, le Congrès délégua au Président Roosevelt, à sa demande, de larges pouvoirs dont la plus notoire

manifestation fut la fameuse loi du 16 juin 1933 sur le rétablissement industriel, connue sous les initiales N. I. R. A. (1).

Ce phénomène général, et de longue durée, est significatif. Depuis 1914 la démocratie est entrée en état de crise. Les attributions du parlement, organe primordial de la démocratie, ont été amputées en fait de sa fonction essentielle, qui est la confection des lois. Il est vrai que lui-même y consentait par délégations périodiques, en se réservant le droit de contrôle et celui d'y mettre fin à tout moment par un vote de rétractation. Mais le contrôle n'a pas été exercé réellement et depuis trente ans, aucune velléité de révocation ne s'est fait sentir.

La démocratie politique, telle qu'elle était conçue et pratiquée au siècle précédent, n'a pas pu s'adapter automatiquement aux nouvelles formes imposées par les tâches multiples dont l'État s'est vu brusquement encombré : gestion économique, recrudescence d'activité financière et monétaire, arbitrages incessants des conflits économiques et sociaux, etc.

L'organe étant devenu rigide et ne pouvant facilement se plier aux nouveaux besoins, la crise était rendue inévitable.

\*  
\* \*

En ce qui concerne l'économie même, les États belligérants y sont intervenus, du jour au lendemain. Ils ont été les grands dispensateurs des commandes d'articles de guerre. Un nombre de plus en plus croissant d'usines et d'entreprises de toute sorte se sont créées ou ont été aménagées pour recevoir la manne des commandes gouvernementales. L'État disposait aussi du frêt maritime, ainsi que des permis pour les importations et exportations des marchandises. Il avait été ainsi

---

(1) ΜΟΥΣΚΗΛΙ, *La loi et le Règlement*, Le Caire, 1942.

promu, sans plan autre que celui dicté par les nécessités de guerre, régulateur de l'économie nationale.

Les États non-belligérants aussi pratiquaient la politique de l'intervention économique, poussés par les nécessités du ravitaillement et du rationnement.

Après la guerre, la crise continua aiguë ou sourde, avec des accalmies ou de faux redressements.

L'intervention directe de l'État sembla cesser, mais sa politique de contrôle et de direction des rapports économiques a persisté. Elle subissait au reste l'évolution des idées et des institutions, qui avait commencé aux environs de 1880, et avait incliné l'État à ne pas rester indifférent à la vie économique.

En Angleterre, la crise de la houille, par exemple, s'était accentuée gravement. Le coût en était très élevé. Des marchés étrangers avaient été perdus. L'exploitation en était limitée par l'exiguïté des propriétés minières. Leurs installations étaient désuètes, les redevances payées aux propriétaires du sol, élevées. Toute organisation commerciale collective faisait défaut. Une concurrence à courte vue et meurtrière sévissait. L'État fut contraint d'intervenir en établissant un plan pour la production, l'offre et la vente. Une amélioration s'en suivit (1930).

En Allemagne, à l'époque de Weimar, le régime minier était dirigé par l'État. Des comités mixtes (producteurs, consommateurs, personnel) furent formés avec droit de proposer au gouvernement les prix des ventes et des modifications de salaires. L'industrie minière en a reçu une grande impulsion (1924-1929).

En outre, l'État allemand était représenté dans les cartels formés entre producteurs pour régler les ventes. Ce système, combiné avec une politique de contingentement des importations, aida l'Allemagne à se relever entre 1924 et 1929.

En France, des accords analogues ont été formés entre producteurs.

Une loi de 1929, d'autre part, déclara richesse « collective » l'énergie hydraulique. On ne pouvait désormais l'utiliser sans permission de l'État, donnée sous forme d'autorisation ou de concession. L'État resta le maître de cette force, alors que l'entreprise de concession est propriété privée. Le concessionnaire fournit gratuitement à l'État, aux départements ou aux communes, suivant le cas, le quart de l'énergie produite. Il cède en outre aux mêmes une part de ses bénéfices. État, départements ou communes participent, comme actionnaires et gérants, aux sociétés dites d'économie mixte, qui exploitent l'énergie hydraulique. A la fin de la concession tous les travaux reviennent à l'État.

Des Chambres d'agriculture et de métier sont fondées en France en 1924 et 1926 pour servir les intérêts des groupes qu'elles représentent, conseiller l'État sur des questions de leur compétence et organiser des Écoles d'enseignement technique.

En Belgique, l'État en 1934 appliqua l'économie dirigée dans la production houillère.

Aux États-Unis, à la suite du krach de 1929 et de l'élection en 1933 du Président Roosevelt, l'économie dirigée fait son entrée dans le pays le plus industrialisé du monde. Des travaux publics sur grande échelle sont entrepris pour absorber les millions de sans-travail. Des contrats collectifs sont imposés pour faire monter les salaires. Le dollar est déprécié pour que les prix soient relevés. Le statut des banques est défini et leur activité contrôlée. L'État assume une partie des dettes des fermiers, lesquels, par contre, se voient limiter les surfaces cultivables en certains produits.

(à suivre.)

Michel PÉRIDIS.

## DEUX GUERRES RUSSES.

On dit que l'Histoire se répète, et cette proposition s'affirme clairement dans une comparaison de deux guerres en Russie, dont l'une est la guerre de 1812, et l'autre la lutte actuelle.

La ressemblance est étonnante entre ces deux conflagrations malgré la longue période qui les sépare et malgré la différence des techniques militaires.

Napoléon voulait «mettre un terme à l'influence exercée depuis cinquante ans par la Russie sur les affaires de l'Europe» mais l'Europe ne s'alarmait pas alors de ce rôle de la Russie ; elle redoutait davantage l'ambition de Napoléon et elle applaudit plus tard à l'échec de cette expédition, qui fut une des causes principales de la chute de l'Empereur, et servit à étendre d'une manière inouïe la prépondérance de la Russie en Europe et en Asie.

Hitler n'a-t-il pas voulu mettre un terme à l'influence du bolchevisme en Europe ? Et il a renforcé considérablement ce qu'il a voulu anéantir. L'Europe se réjouit déjà, comme autrefois, du non-succès de la dernière expédition de Hitler, et celle-ci est la cause principale de la prochaine chute du Grand Dictateur.

L'autre conclusion qu'on peut tirer de ces guerres est que l'ambition d'un seul conquérant est moins dangereuse que l'ambition d'une nation.

Si l'on peut trouver beaucoup de choses similaires dans ces

guerres, il est inutile et irraisonnable de chercher quelque chose de commun dans les caractères des deux conquérants, car ils sont complètement contraires. Napoléon, créateur de la stratégie contemporaine, est un génie militaire dans ce domaine ; Hitler a montré une réelle incapacité. La stratégie de Napoléon est toujours basée sur un calcul strict et sur la patience ; la stratégie de Hitler est basée sur son « intuition » et sur l'activité de la « cinquième colonne ».

Napoléon, dès sa première guerre, était pris par les circonstances qui le forçaient de faire campagne sur campagne. Hitler ne s'est jamais trouvé dans pareille situation ; le motif qui le poussa dans la guerre actuelle est l'idée d'un grand empire germanique, de la domination mondiale absolue d'une race « supérieure ».

Il est intéressant de se rappeler en peu de mots la situation politique des grands États de l'Europe au commencement de l'année 1812.

La France était alors à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Son empire était presque aussi étendu que celui de Charlemagne, et ceux des peuples de l'Europe qui n'obéissaient pas directement à ses lois étaient soumis à son influence. L'Angleterre seule, grâce à sa position insulaire, était restée indépendante.

La France, dont le motif avoué était l'abaissement de l'Angleterre, ne pouvait arriver à ce résultat sans s'arroger en Europe un pouvoir dictatorial qui blessait les souverains dans leur orgueil et les peuples dans leurs intérêts les plus essentiels.

Divers envahissements s'étaient opérés sans qu'aucune puissance continentale n'osât élever la moindre réclamation ; cela se conçoit par suite de l'affaiblissement de celles qui auraient pu protester.

L'Europe entière semblait devoir prendre part à la lutte qui allait s'engager. Napoléon disposait en maître de tous

les pays qui composaient l'empire français, de ceux qui formaient la confédération du Rhin, de l'Italie, de l'Illyrie, de la Dalmatie et du Grand-Duché de Varsovie. L'Autriche, la Prusse, la Suisse et le Danemark étaient ses alliés.

La Russie n'avait point d'allié ostensible, mais elle comptait sur l'Angleterre, toujours disposée à secourir puissamment tous les ennemis de Napoléon.

L'armée de Napoléon, qui allait pénétrer en Russie, était pour les deux cinquièmes au plus composée de Français ; parmi les étrangers, les Polonais seuls, excités par l'espoir du rétablissement de leur patrie, entreprenaient cette guerre avec plus d'ardeur même et plus d'enthousiasme que les Français.

Les Prussiens savaient qu'une nécessité impérieuse avait forcé leur roi à s'allier avec Napoléon. Quant aux militaires des autres nations, bon nombre d'entre eux ne déguisaient pas leur mécontentement ; mais toutes ces troupes, pliées depuis longtemps à la discipline française, n'en étaient pas moins disposées à faire leur devoir, quelle que fût l'opinion dont elles étaient animées.

En 1941 c'est l'Allemagne qui était à l'apogée de sa puissance après la défaite de la France. Les peuples de l'Europe se trouvaient presque tous sous le joug de l'Allemagne, et comme autrefois, diverses invasions s'étaient opérées sans qu'aucune puissance continentale n'osât élever la moindre protestation. Ceux qui voulaient conserver l'indépendance, comme la Yougoslavie et la Grèce, étaient écrasés immédiatement. L'Espagne, qui en 1812 avait servi de point d'appui à l'Angleterre, sympathisant en 1941 ouvertement avec l'Allemagne, se trouvait sous l'influence considérable de celle-ci et quelques formations militaires espagnoles ont été envoyées sur le front oriental. L'Italie cherchant un gros bénéfice avec un minimum de pertes était une alliée ardente de l'Allemagne.

Hitler disposait en maître de tous les pays de l'Europe et il pouvait les gouverner à son gré, mais l'Angleterre exprima la volonté de continuer seule la guerre. Il semblait que cette fois le tour de l'Angleterre n'était pas éloigné, mais sa position insulaire et sa politique habile devaient la sauver.

Renversement des choses : en 1812, la Russie comptait sur l'Angleterre, en 1941, c'était l'Angleterre qui comptait sur la Russie Soviétique.

Avant de continuer la guerre contre l'Angleterre, Hitler décida d'attaquer les Soviets pour des causes économiques et surtout pour ne conserver aucune incertitude, aucun danger possible à l'Est.

#### PREMIÈRE PÉRIODE.

Le lendemain de son arrivée à Wolkowisky, Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante :

« De notre quartier général de Wolkowisky,  
22 juin 1812.

« Soldats, la seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsit : à Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à la France et la guerre à l'Angleterre ; elle viole aujourd'hui ses serments ; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite... La Russie est entraînée par la fatalité ! Ses destins doivent s'accomplir !... Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : le choix ne saurait être douteux ; marchons donc en avant ! Passons le Niemen ! Portons la guerre sur son territoire ! La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première, mais la paix que nous conclurons, portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

Cette proclamation sur le ton prophétique de celles qu'il avait coutume de publier à l'ouverture de ses campagnes, et dont les prédictions s'étaient presque toujours réalisées, devait cette fois recevoir un cruel et terrible démenti.

A l'aube du 22 juin la Grande Armée franchit le Niemen.

Hitler a déclaré à ses troupes : « Moscou non seulement a brisé les stipulations de notre traité d'amitié, mais nous a trahis d'une manière ignoble ». A l'aube du 22 juin 1941 les troupes allemandes franchissaient le Niemen.

« Si Napoléon était résolu à cette guerre, il n'entrait pas un seul instant dans son esprit qu'il dût franchir les limites qu'il s'était fixées » (J. BAINVILLE, *Napoléon*). Il a dit une fois, se préparant à cette guerre : « Je vais ouvrir la campagne en passant le Niemen. Elle aura son terme à Smolensk et à Minsk. C'est là que je m'arrêterai... Nous verrons, et j'attendrai qui de nous deux se lassera le premier ; moi de faire vivre mon armée aux dépens de la Russie, ou Alexandre de nourrir mon armée aux dépens de son pays » (METTERNICH, *Écrits posthumes*, I, 122). Plus tard, à Vilna il a dit : « si Monsieur Barclay s'imagine que je vais courir après lui jusqu'à la Volga, il se trompe. Nous le suivrons jusqu'à Smolensk où un combat nous assurera nos quartiers d'hiver ». A Smolensk il ne trouva que la cendre des maisons brûlées.

Avançant toujours jusqu'à Moscou, Napoléon trouvait des villes désertes, car les Russes faisaient le vide devant lui. Le 14 septembre, Napoléon est arrivé à Moscou. Tous les combats livrés ont été victorieux, mais ce ne sont que des combats. La décision militaire n'a pas été obtenue (J. Bainville).

Les Russes, conscients de leur infériorité, se retiraient toujours dans le but de réunir leurs armées à l'intérieur du pays.

On se demande pourquoi Napoléon dépassa toutes les limites qu'il avait marquées d'avance ? Pour finir tout, il lui

fallut livrer « une bonne bataille » ; ses hommes déchargés de tout bagage avançaient trop vite ; mais avec une méthodique obstination les généraux russes rompaient le contact. « Cette armée qui bat en retraite, elle est à portée de main. Une marche rapide, et la force principale de l'adversaire, une fois rejointe, sera anéantie. Ainsi, en poursuivant le fantôme de la victoire, Napoléon se trouve entraîné toujours plus loin, conduit où il se défendait d'aller » (J. Bainville). Bref, pressé par le péril grandissant, il redouble la vitesse, mais la vitesse redouble le péril.

A Moscou, les nouvelles parvenues à Napoléon ne furent pas encourageantes ; la réponse d'Alexandre à sa proposition de l'armistice fut brève : « ma campagne commence » ; le tzar a conclu une alliance avec l'Angleterre, une autre avec la Suède.

Hitler, n'ayant fixé aucune limite à ses désirs, sans patience, et sans plan déterminé, se jeta en trois directions simultanément : à Leningrad, à Moscou et au Caucase ; de ces trois objectifs il n'atteignit aucun.

Cherchant aussi une « bonne bataille » pour anéantir l'armée rouge, reculant toujours devant les Panzerdivisions, gagnant tous les combats livrés, Hitler arriva près de Moscou ; mais la décision militaire n'a pas été obtenue.

La défaite historique de l'armée hitlerienne du 6 décembre 1941 près de Moscou a montré que l'armée rouge « a commencé sa campagne ».

La Russie Soviétique a conclu une alliance avec l'Angleterre, une autre avec l'Amérique.

Dans son *Napoléon*, Jacques Bainville a écrit : « Napoléon ne devinait pas qu'à ce moment Alexandre était entré dans un rôle nouveau, celui de libérateur des peuples ». Remplaçons les deux noms par les deux autres et nous avons : Hitler ne devinait pas qu'à ce moment Staline était entré dans un rôle nouveau, celui de libérateur des peuples.

Ainsi, l'Histoire se répète !

## DEUXIÈME PÉRIODE.

La deuxième période de la campagne de 1812 commence par la retraite de la Grande Armée de Moscou et, ensuite, de Russie.

Napoléon voyait avec la plus amère douleur la destruction d'une ville sur la possession de laquelle il avait fondé ses espérances ; on l'entendit s'écrier : « Moscou n'est plus ; je perds la récompense que j'avais promise à ma brave armée ».

Le 18 octobre, Napoléon donna l'ordre de la retraite, ayant perdu tout espoir de traiter, et reconnaissant l'impossibilité de prolonger plus longtemps son séjour à Moscou.

Le 6 novembre, la neige tomba à flocons pressés, et poussée par le vent elle recouvrit bientôt la terre d'une couche épaisse qui ne présentait plus qu'une immense plaine d'un blanc éclatant. Toute trace de route avait disparu.

Les troupes russes, les cosaques et les partisans en plein jour et pendant la nuit attaquaient les soldats demi-morts de la Grande Armée.

« Il y avait dans les rangs des vides immenses. Il fallut tout resserrer, tout réduire pour mettre quelque ensemble dans ce qui restait... Plusieurs fois ces braves soldats se crurent attaqués et se traînèrent à leurs armes. Le lendemain, quand ils reprirent leurs rangs, ils s'étonnèrent de leur petit nombre » (1). La marche devenait de jour en jour plus pesante ; à chaque pas on voyait augmenter le nombre des traînards et des blessés. Les chevaux tombaient de fatigue et d'épuisement ; il fallut abandonner des caissons et quelques bagages. Et ce n'était là encore que le commencement des misères.

---

(1) Le général comte DE SÉGUR, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*, t. II, chap. x.

En 1814, les troupes russes sont allées à Paris. Ainsi, a été achevée la campagne de 1812.

La deuxième période de la guerre actuelle en Russie Soviétique commence aussi après la défaite de l'armée allemande près de Moscou.

Les armées allemandes, battues en hiver, ont été battues de nouveau en été. L'armée rouge portait un après l'autre des coups vigoureux aux armées allemandes. Ces coups brisaient sa machine militaire.

Les Allemands avaient perdu une quantité d'hommes tellement colossale dans les batailles à Stalingrad, à Koursk, à Orel, à Kharkov et à Kiev, qu'à présent ils n'ont pas les réserves stratégiques nécessaires pour parer les coups suivants de l'armée rouge, et le manque de ces réserves a déjà mis l'Allemagne devant une catastrophe.

Hitler peut dire aussi qu'il perd la récompense qu'il avait promise à son brave peuple : ni blé de l'Ukraine, ni pétrole du Caucase.

Il est intéressant de se rappeler certains discours qui ont été prononcés par Hitler.

Le 3 octobre 1941, Hitler était sûr de lui-même, se croyait vainqueur et dans son discours il disait : « Je me suis tu jusqu'au moment où j'ai décidé définitivement de faire moi-même le premier pas... Depuis ce moment presque trois mois et demi sont passés, comme auparavant contre la Pologne, après contre la Norvège et enfin, contre l'Ouest et comme aux Balkans. Nous ne nous sommes pas trompés dans la justesse de nos plans.

« Je déclare ceci seulement aujourd'hui, parce que *les forces de l'ennemi sont brisées et ne s'élèveront jamais* ».

Le 30 septembre 1942, Hitler dit : « l'année 1942 a apporté à notre peuple des épreuves (c'était l'hiver de 1941-1942); pire ne pouvait pas être et *n'arrivera jamais*... A Stalingrad nous fermons un cercle et vous pouvez être sûrs

que personne ne nous écartera de cette place. . . . Nos ennemis peuvent faire la guerre autant qu'ils veulent, nous ferons tout pour les battre. *Il est impossible et il est exclu qu'ils nous battent*».

En réalité, l'hiver de 1942-1943 a apporté aux troupes allemandes une défaite pire encore que l'hiver de 1941-1942 ; à Stalingrad, l'armée allemande a essuyé une destruction qu'on n'avait jamais vue ; les armées allemandes ont été rejetées de la Volga au nord du Donetz et au Dnieper.

Voilà les résultats de la *stratégie de l'intuition* !

La situation dans laquelle se trouvaient les Allemands était telle que Goebbels était obligé de faire un aveu très significatif ; il écrivait dans son journal *Das Reich* : « On ne peut contester que la cinquième année de guerre nous met parfois devant des difficultés qui paraissent insurmontables. La guerre tire en longueur et ne s'écoule pas comme certains parmi nous le veulent ».

Tous les espoirs du peuple allemand nés de la déclaration de guerre n'existent plus, et Hitler lui-même les dissipait en disant dans son discours du 8 novembre 1943 : « . . . que chaque Allemand se souvienne que nous serons obligés de lutter sur le territoire germanique ».

Les Allemands seront obligés de lutter sur le territoire germanique ; mais où sont alors toutes les victoires allemandes en Russie Soviétique ?

Cette phrase ne montre-t-elle pas que la triste finale du *Drang nach Osten* s'approche ?

Capit. PREOBRAJENSKY.

# DECROLY

## ET L'INSTRUCTION PAR L'ACTION.

(ÉDUCATEURS NOUVEAUX)

De toutes les expériences susceptibles de rénover les méthodes pédagogiques, celles du D<sup>r</sup> Decroly, déjà universellement connues, méritent d'attirer l'attention des éducateurs modernes.

Après de brillantes études à l'Université de Gand, où il se distingua comme lauréat du concours de médecine, le docteur belge Ovide Decroly travailla à Paris dans les services psychiatriques des Professeurs Raymond et Jouffroy, puis en 1908, il revint en Belgique pour y fonder à Uccle, dans les environs de Bruxelles, un Institut d'enseignement spécial pour enfants anormaux et retardés. Après de nombreuses recherches il finit par créer une technique nouvelle, appropriée à la variété des cas à traiter. Et comme cette technique de rééducation lui avait réussi auprès des anormaux, il l'appliqua à l'instruction des enfants réguliers. C'est alors qu'il ouvrit à la rue de l'Ermitage, dans le quartier d'Ixelles, sa fameuse école expérimentale, qu'il appela « École par la vie et pour la vie » dans laquelle pendant vingt années, en compagnie de collaboratrices telles que M<sup>lle</sup> Degand et M<sup>lle</sup> Monchamp, il poursuivit jusqu'à sa mort prématurée, en 1932, ses remarquables travaux de psychotechnie, qui ont consacré son génie.

\*  
\* \*

Il faut dire que le D<sup>r</sup> Decroly, adversaire de tout système rigide et désireux de perfectionner sans cesse sa pédagogie scientifique par les apports nouveaux de la psychologie, a préféré créer une tendance pratique plutôt que de fixer une théorie ou de répandre une doctrine. Quelques grands principes lui avaient servi de point de départ, les mêmes qu'avaient formulés depuis longtemps Rabelais, Rousseau et Pestalozzi, à savoir que l'enfant doit prendre contact avec la réalité, en présence directe des faits et des choses.

Très vite, le D<sup>r</sup> Decroly s'était aperçu qu'on ne pouvait rien obtenir des arriérés sans une connaissance approfondie de l'âme enfantine, que le secret d'une bonne méthode était de s'adapter au rythme mental de chacun des enfants, au lieu de les entraîner tous d'un même pas.

Et plus tard, avant de fonder son École de l'Ermitage, quand il examina les programmes scolaires, il constata qu'ils avaient été établis par des universitaires, savants dans leur spécialité sans doute, mais ignorants de la psychologie enfantine. Pour donner à tous les enfants une culture générale, une teinture de tout, ils avaient accumulé et condensé les connaissances humaines, sous la forme d'un programme encyclopédique que devrait assimiler l'enfant en classe, comme il avalerait par force un aliment qu'il ne pourrait digérer.

Il ne s'agit donc pas pour Decroly d'enseigner les éléments des sciences, mais bien de faire participer à la vie naturelle et sociale, en créant pour l'enfant un milieu « vivant », où il puisse se développer intellectuellement en y trouvant les stimulants adéquats à ses tendances favorables. Au lieu de recevoir passivement, dans l'immobilité et le silence, une certaine quantité de notions prévues, l'enfant devra les élaborer lui-même, d'une façon active,

en étant libre de ses mouvements, en contribuant à la recherche de documents, à l'observation directe, à l'expérimentation et à la découverte.

Pour atteindre ce but, l'école sera établie dans un cadre de vie naturelle où l'enfant puisse assister journellement aux manifestations des êtres vivants. Et les locaux seront aménagés de telle sorte qu'ils serviront à tout moment d'ateliers, de studios ou de laboratoires, avec des tables et chaises mobiles que les enfants pourront déplacer à toute occasion.

\*  
\* \*

Au stade actif de son évolution psycho-physique, l'enfant de 7 à 12 ans ne pense que dans la mesure où il agit et s'il est laissé libre au sein du monde des objets, son activité pratique lui procure une satisfaction plus naturelle que le raisonnement ou la logique abstraite. Son intelligence ne procède pas sur le plan des idées. C'est plus tard que les fonctions subjectives déjà immanentes dans la conscience s'associeront les fonctions actives, propres à l'enfant, quand il se détachera peu à peu du niveau sensoriel pour s'élever au niveau suivant, qui est celui de l'action. Jusque-là, en présence des objets, la majeure partie de ses actes significatifs avaient pour fin la perception et la sensation. Maintenant, les objets perçus vont devenir instruments d'action. L'enfant ne se demandera plus comment sont les choses, mais à quoi elles servent et en quoi elles sont faites. Sa mémoire sera plus sûre, son attention plus concentrée, son imagination plus vive si leurs données immédiates sont des schèmes d'action.

C'est donc bien sur ce plan de l'action concrète et utilitaire — non sur celui de la pensée pure et de la connaissance abstraite — qu'il convient de situer l'activité scolaire, si l'on veut accroître sa valeur éducative. Et c'est le grand mérite du D<sup>r</sup> Decroly d'avoir vu qu'il n'y a

pas de limite à l'étude lorsqu'elle est associée à la réalisation pratique et à l'activité manuelle. Il fut aussi l'un des premiers à constater que les réactions des enfants, quand ils jouent, sont bien supérieures psychologiquement et objectivement, à celles du travail scolaire accompli sans la participation du corps. C'est alors qu'il conçut sa nouvelle méthode d'instruction par l'action et son nouveau plan d'étude active, adapté au tempérament naturel de l'enfant et à ses tendances normales : centres d'intérêts, collections d'images, confection d'albums, construction de modèles et tant d'autres moyens d'acquérir les connaissances scolaires par une méthode qui n'a plus rien de commun avec le système intellectualiste et autoritaire de l'école traditionnelle.

\*  
\* \*

Écoutons le D<sup>r</sup> Decroly lui-même nous expliquer comment il a élaboré son programme. « Je me suis demandé d'abord, nous dit-il, ce qu'il importe surtout que l'enfant connaisse et quelles connaissances ont pour lui le plus d'attrait. Eh bien, je crois pouvoir dire que c'est lui-même, en tout premier lieu. Comment il est fait, comment fonctionnent ses organes, à quoi ils servent ; comment il mange, respire, dort, travaille ; comment agissent ses besoins et ses sens ; pourquoi il a faim, soif, froid, sommeil ; pourquoi il a peur ou se fâche ; quels sont ses défauts ou ses qualités, bref, toutes les connaissances que suggérait déjà le « Connais-toi toi-même » des Grecs. Et après cette connaissance de soi-même, il en est une autre qui suit logiquement, c'est celle du milieu où vit l'enfant.

« Mais c'est bien vaste, cela ! Comment arrivez-vous à réduire ? La réponse est simple, car j'envisage le milieu du seul point de vue de l'enfant et j'écarte le plus possible ce qui n'a pas de rapport avec sa vie. De plus, je procède par grandes synthèses, très objectives néanmoins,

et englobant précisément les activités principales de la vie humaine et sociale.

« Ce sont les besoins de l'enfant qui servent de pivot ; ce que la société et la nature vivante réalisent pour leur satisfaction peut être objet de connaissance, dans la mesure, bien entendu, où le cerveau de l'enfant peut les assimiler.

« Tout cela se trouve dans les programmes scolaires ; à quoi bon changer ?

« Parce qu'il y a pourtant une différence. Elle est en effet dans mon but, de créer un lien entre toutes les matières, de les faire converger ou diverger d'un même centre ; c'est vers l'enfant que tout se dirige et c'est de lui que tout rayonne ; c'est là le fil d'Ariane qui doit permettre à son esprit de s'orienter et de se retrouver dans le dédale infini des notions que les siècles ont accumulées. Et ainsi je tiens compte de l'élément affectif primordial, l'intérêt de l'enfant, qui est le levier par excellence ».

\*  
\* \*

Le programme systématique de Decroly est donc « centré » sur les besoins fondamentaux de l'enfant, celui de se nourrir, auquel se rattachent tout naturellement celui de respirer et celui d'être propre. Puis le besoin de lutter contre les intempéries, de se défendre contre les dangers et ennemis divers. Enfin le besoin d'agir et de travailler solidairement, de se récréer et de s'améliorer, auquel s'ajoute le besoin de repos, d'association et d'entr'aide.

Quant à la connaissance du milieu, envisagé surtout au point de vue de la satisfaction de ces besoins, elle comporte l'examen du milieu naturel et social sous toutes ses faces, depuis l'ambiance humaine, familiale et scolaire, le milieu vivant animal et végétal, jusqu'au milieu non vivant, la terre et les pierres, l'eau et l'air, le soleil, la lune et les astres.

D'autre part, les objets et les faits sont considérés sous deux aspects différents, soit directement par l'intermédiaire des sens et de l'expérience immédiate (exercices d'observation), soit indirectement, par l'examen de documents relatifs à des objets ou des phénomènes actuels non accessibles, ou encore à des objets ou à des phénomènes du passé (exercices d'association).

A ces deux groupes d'exercices d'acquisition directe ou indirecte, qui ont pour but la récolte de documents de première ou de seconde main, s'ajoutent les exercices d'expression verbale, manuelle ou graphique.

Ainsi se trouve complété le cycle des opérations d'une activité mentale synthétique, comportant le travail des sens, stimulé par l'intérêt, l'élaboration d'idées plus ou moins générales grâce aux associations et enfin leur expression concrète ou abstraite.

Il est facile de constater que toutes les branches d'enseignement de nos écoles primaires sont comprises dans le programme de Decroly. En fait, l'observation représente les leçons de choses et de sciences naturelles; l'association dans l'espace et dans le temps remplace la géographie et l'histoire; l'expression comprend les exercices de langue, de dessin et les travaux manuels. Quant au calcul, il se rattache étroitement à l'observation, sous la forme d'exercices de comparaison, de mesure avec des unités naturelles, puis conventionnelles. L'usage des nombres et des fractions ainsi que les quatre opérations se lient aisément à la solution des problèmes qui surgissent au cours des observations et des associations journalières.

\*  
\* \*

Il importera d'avoir sans cesse à l'école des plantes et des bêtes, dont les enfants puissent suivre le développement : on fera germer des grains dans la mousse ; on plantera, dans des pots, navets, oignons et betteraves qui poussent leurs feuilles en hiver ; des escargots, des

mouches, des cloportes, ainsi que des grenouilles et des souris blanches pourront représenter le monde animal. Enfin, des objets divers, des échantillons de matières premières ou de produits fabriqués, des photographies et des images, seront récoltés par les enfants au fur et à mesure des circonstances, et on tâchera déjà de les classer.

Lors de ma première visite à l'École de l'Ermitage, les élèves étudiaient le pain. Ils avaient pris des épis de froment et à l'aide d'un fléau de leur fabrication, ils avaient enlevé les grains, puis les avaient écrasés entre deux pierres. Ils obtinrent une farine très grossière qu'ils pétrirent eux-mêmes, avant de la faire cuire entre trois briques échauffées au bois. Et le pain qui sortit de ce four rudimentaire, pain gris, vrai pain de guerre, fut trouvé excellent.

Ensuite, il s'agissait de comparer. Pour cela, nous sommes allés à la boulangerie de l'Union Économique, où les enfants restèrent longtemps émerveillés devant un petit pain, cuit en leur présence. De telles leçons d'association lient entre elles les notions acquises, font mieux connaître le déterminisme des choses, éveillent le sentiment de la solidarité.

Une autre fois, c'était une leçon sur l'eau. Libre recherche des idées, même très lointaines, se rapportant à l'eau. Dans quels ustensiles la boit-on? Dans un verre, à la bouteille, au creux d'une orange vide! Et les sauvages qui boivent dans des feuilles? Recherches immédiates sur la vie des peuples primitifs et les régions qu'ils habitent. Puis, on passe à la détermination des différentes sortes d'eau potable. Quand une eau est-elle bonne à boire? Spécimens d'eaux minérales, et sur la carte de la Belgique, désignation des localités où se trouvent des stations thermales.

On me montre des cuillers en bois confectionnées par les enfants et l'on m'assure que ces derniers, mécontents de leur ouvrage, sont restés ébahis devant les cuillers des Congolais, au musée de Bruxelles.

Quand ils étudieront le feu, ils feront des chandelles et des bougies, compareront leurs flammes, rechercheront les avantages de ces deux modes d'éclairage, leurs inconvénients, leurs usages et leurs applications. Ils demanderont au fabricant de bougies d'où il fait venir le suif et le coton des mèches. Que de questions se posent à l'esprit d'un enfant qui cherche à comprendre la raison d'être des choses, la forme et la composition des objets nécessaires à la vie. Et que d'associations d'idées dans le temps et dans l'espace feront naître chez lui la notion de ce qu'il doit à ses semblables, développant en lui des sentiments de réelle sympathie envers ceux dont il ne saurait se passer.

\*  
\* \*

C'est par une série d'observations et de textes que le Dr Decroly a lentement élaboré cette méthode nouvelle d'instruction par l'action qui l'a rendu célèbre.

Dès le début de sa carrière, il s'était spécialisé dans la pathologie des enfants anormaux. Par l'examen mental des arriérés, il avait pu expérimenter ses nouveaux procédés de diagnostic psychologique (1), qu'il s'agisse de tests proprement dits, répétés souvent en un temps très court ou d'observations de longue haleine faites dans la vie de tous les jours. Et comme il fallait que ces observations, à la fois nombreuses et précises, fussent faciles à faire par des mamans sans culture suffisante ou par des institutrices sans préparation spéciale, le Dr Decroly avait dressé un questionnaire de deux cents questions auxquelles on répond par oui ou par non, quand on a pu étudier l'enfant d'assez près, dans les manifestations spontanées de son existence quotidienne.

---

(1) *Séméiologie psychologique*, Imprimerie médicale et scientifique, Bruxelles.

Ce nouveau diagnostic decrolyen permet de caractériser l'enfant dans ses aspirations les plus intimes, de le classer dans la catégorie qui lui convient. Et du minutieux examen de ces divers types psychologiques, est née une méthode éducative, s'appliquant sans doute à la lecture, à l'écriture et au calcul, mais bien plus encore, à l'attention, à la mémoire et au jugement. D'autre part, comme médecin adjoint à la section des enfants arriérés de la polyclinique de Bruxelles, le D<sup>r</sup> Decroly était bien placé pour travailler à la création de classes spéciales, destinées aux différents types d'anormaux et pour mener à chef, malgré toutes les lenteurs de la bureaucratie, cette tâche à la fois scientifique et humanitaire.

Quant aux tests pratiques d'orthopédie sensorielle et mentale destinés, comme ceux de M<sup>me</sup> Montessori, à mettre en forme les organes des sens et à réveiller les fonctions psychiques, ils visent surtout à rapprocher les enfants déficients des enfants normaux, en atténuant les effets de leur incohérence de caractère, provenant d'un manque d'équilibre mental. S'il s'agit d'adresse manuelle ou corporelle, c'est l'enfilage d'aiguilles, d'œillets et d'anneaux, déjà employé par le D<sup>r</sup> Jacquin ; l'alignement ou l'assemblage de pailles, le transport de récipients pleins à des distances croissantes. S'il s'agit d'attention sensorielle, Decroly distingue l'effort court et l'effort prolongé. Le premier s'évalue par le discernement d'objets ou de signes à peine visibles, la perception à distance de bruits légers, la distinction de formes au palper. Le second, soit l'effort prolongé, se mesure par le temps de réaction entre le signal et l'acte, la plus ou moins grande rapidité d'un travail mécanique (collage, découpage, martelage), la reproduction après perception visuelle, de lettres et de chiffres, de mots, de phrases ou de dessins, comme l'avaient déjà proposé Kreppelin et Claparède. La dénomination rapide d'un nombre croissant d'objets ou d'images, entrevus un instant, sorte de jeu de Kim, exerce l'observation et la mémoire, tandis que l'échan-

tillonnage de couleurs, l'évaluation de la durée ou de la distance, la reconstitution d'images développent le sens de la comparaison et le jugement.

\*  
\* \* \*

Comme les enfants arriérés de son Institut étaient atteints d'attention fugace, de mémoire infidèle, d'affectivité instable ou d'impulsions morbides accompagnées souvent de manies, de tics et de phobies, le D<sup>r</sup> Decroly s'est vite rendu compte qu'il devait recourir pour les éduquer, à un enseignement spécial et qu'il n'était plus possible de se payer de mots avec eux. Bien plus, la réaction qui s'imposait d'une nouvelle méthode lui a fait toucher du doigt les vices les plus graves de l'enseignement verbal et livresque de l'école traditionnelle ainsi que la puissante faculté plastique de l'enfant normal, qui l'illusionne facilement sur la réalité de ses connaissances. Il croit comprendre et savoir des choses qu'il ignore au fond et répète machinalement. Et à mesure que Decroly, médecin, psychologue et éducateur, se penchait sur les déficiences de ses jeunes élèves pour leur donner une instruction adéquate à leur mentalité, il découvrait l'infériorité des procédés didactiques habituels, auxquels la bonne volonté, la mémoire suffisante et la science apparente des enfants normaux prêtaient un semblant d'efficacité.

« Peu de mots, beaucoup de faits », me dit le D<sup>r</sup> Decroly, en m'accompagnant à son Institut d'Uccle. Puisque la mémoire musculaire est d'un si grand secours pour assurer la durée des connaissances, que le maître joigne à l'observation directe la réalisation manuelle concrète et matérielle des éléments d'étude, en présence des êtres et des choses, dans l'action et la vie. Faire observer sur le vif, manipuler, expérimenter, confectionner, collectionner ». Je l'ai bien vu dans les classes de M<sup>lle</sup> Monchamp. C'était la semaine de l'eau considérée

comme « idée pivot » et « centre d'intérêt ». On la faisait couler, toucher, flairer, goûter ; on en remplissait des verres, des pots, des cuillers. Combien de verres peut-on remplir avec le pot ? Combien de cuillers avec le verre ? Les enfants précisent la sensation par la mesure, non par le moyen des mesures de capacité ordinaires qui ne leur diraient rien, mais par des unités qu'ils connaissent et qu'ils manient journellement. Ensuite ils constatent que l'eau est incolore et transparente, que sa température est variable. Et l'un d'eux confondant incolore et transparent, on lui montre dans la chambre noire que les objets se voient à travers le verre rouge. Ainsi, l'enfant part toujours de l'observation concrète pour arriver à l'idée, résidu de la sensation. Par l'habitude de prendre lui-même conscience des phénomènes, par la recherche de leurs causes et la constatation de leurs effets, il est amené à étudier expérimentalement les manifestations de la vie chez des êtres « types », afin d'en tirer peu à peu des notions précises d'évolution générale.

Dans les leçons de calcul, qui dépendent des leçons d'observation, les enfants irréguliers sont entraînés à compter intuitivement en agissant, en mesurant, en pesant. Pièces de monnaie, boutons, haricots secs, sont toujours devant eux, afin qu'ils puissent vérifier les résultats de leurs opérations et que leurs réponses parfois erronées ne soient jamais absurdes. Et pendant qu'ils jouent à pêcher des poissons en papier pour compter ensuite combien chacun en a de plus que son voisin, M<sup>lle</sup> Monchamp me rappelle les grands principes. Faire d'incessantes répétitions présentées sous la forme de jeux éducatifs ; maintenir constamment l'enfant en contact avec la réalité tangible, et dans l'action physique autant que dans l'action mentale, marcher à pas sûrs vers la connaissance totale en partant de la notion la plus rudimentaire et en graduant les difficultés par degrés insensibles.

Quant à la lecture, elle est enseignée par la méthode

globale, qui est la plus naturelle et peut être associée aux centres d'intérêt. En présentant à l'enfant des phrases entières sans aucune décomposition, et qui sont le résumé direct de ses observations, on lui permet d'arriver à faire lui-même le travail d'abstraction et de généralisation nécessaires. Et dès qu'il aura acquis assez d'aptitude pour reproduire graphiquement une phrase vue il sera capable de se servir du langage idéo-visuel pour exprimer sa pensée et pour connaître celle des autres.

\*  
\* \*

Dans une autre classe, M<sup>lle</sup> Degand a pour mission essentielle de provoquer dans l'esprit des élèves l'association des connaissances acquises. « Comment vous y prenez-vous? » lui demandai-je. — « Je cherche à relier ces notions à la personnalité et à la vie de l'enfant, après avoir eu soin de lui faire d'abord comprendre ses besoins, en recherchant les moyens dont il dispose pour les satisfaire. Je le reporte aux siècles passés, au temps de ses plus lointains ancêtres, pour l'exercer à reproduire matériellement les objets — instruments, armes et outils — des hommes primitifs. Et cela est important, car élevé dans la civilisation moderne, l'enfant se fait souvent des idées absolument fausses sur l'origine et la nature des objets les plus usuels. En considérant la difficulté qu'il éprouve à créer les ustensiles les plus rudimentaires, il aperçoit mieux la valeur humaine du travail manuel et l'idée lui vient alors de constater l'immense progrès réalisé par l'homme au cours des âges ».

« Mais comment arrivez-vous à faire comprendre à l'enfant pourquoi un objet est fait de telle ou telle manière, pourquoi il a présentement telle ou telle forme? » — « Eh bien, je lui demande précisément de fabriquer et d'utiliser cet objet, puis je lui montre les avantages et les inconvénients de sa manière de procéder. Ensuite, je le mène au musée pour qu'il voie ce que peuvent obtenir

les peuples sauvages et qu'apparaisse à ses yeux de civilisé la raison de la forme et de la composition des objets actuels, pourquoi, par exemple, la lame d'un canif se replie sur une charnière, dans une rainure, et pourquoi celle d'un couteau de table demeure fixe et rigide».

Après l'observation et l'association, l'expression verbale et graphique, basée sur le besoin de l'action, on choisit dans le programme un sujet concret qui se prête à l'intuition, puis, on procède à l'illustration de la causerie par des croquis, à l'expression écrite par des phrases simples aussi intelligibles que les dessins. Enfin lecture et mémorisation de ces phrases, dont le sens est rappelé par l'image.

Parfois, c'est la mimique de tableaux représentant des scènes de la vie, un « dîner en famille » par exemple ; le père découpe la viande, la mère distribue les parts, la servante ôte le couvert. Les enfants exécutent ces actes, les expriment verbalement et quand on passe à la rédaction, on commence par l'expression orale des idées que suggère le sujet. Puis l'expression écrite, reprise deux ou trois fois et même davantage, s'il y a lieu. Enfin, la lecture des devoirs corrigés en commun, leur mémorisation écrite et orale, qui permettent d'acquérir l'orthographe du texte et d'en retenir les termes nouveaux.

\*  
\* \*

Les enfants se chargent eux-mêmes d'enrichir le matériel intuitif et éducatif de l'Institut. Chaque jour, ils apportent des croquis, des images, des échantillons, qui sont immédiatement classés dans leur cahier général, grand format, très solide et très résistant. Rien n'est plus intéressant à parcourir que ces albums d'enfants irréguliers, car ils fournissent la preuve matérielle du savoir-faire de leurs auteurs, qui prennent un plaisir extrême à les feuilleter et à les revoir, en se remémorant ainsi mille notions acquises.

Le D<sup>r</sup> Decroly sait bien qu'au cours de la période active l'enfant est spontanément un collectionneur. Son intérêt naturel pour les objets et les événements quotidiens permet la finesse de ses observations et ses premières constatations de la causalité ; son intérêt concret pour les phénomènes de la nature et de la vie oriente sa pensée vers les faits empiriques et les relations pratiques de finalité.

C'est l'âge de la manipulation des objets, de façon constructive, sans qu'aucune aptitude spéciale se manifeste encore et sans qu'aucun rapport existe nécessairement entre intérêts, dispositions, capacités, comme l'ont montré Spearman et Seashore. C'est l'âge des collections les plus diverses, des poches d'enfants remplies d'objets les plus disparates, de la chasse aux prospectus, aux images et aux réclames, de la mémorisation mécanique des noms de rues, des arrêts de tramways, des numéros de téléphone ou d'autobus. Et tous ces intérêts concrets, non encore spécialisés, la méthode decrolyenne les utilise efficacement dans la libre recherche d'illustrations et de documents tirés d'annonces ou de catalogues, de cartes postales, de graphiques ou même d'articles, découpés dans les magazines et les journaux.

Avec quelle joie les enfants classent ces trouvailles dans des fardes de papier, confectionnées par eux et pourvues d'étiquettes (vêtements, aliments, chauffage, éclairage, société, famille). Ont-ils besoin d'une image, d'un croquis, d'un renseignement, ils n'ont qu'à puiser dans leur fichier, qui est pour eux un vrai trésor. Parle-t-on de sucre ? Vite, ils ouvrent la farde se rapportant à l'alimentation au point de vue végétal et cherchent s'ils ne possèdent pas un document illustré sur les betteraves, les sucreries ou les raffineries, la cristallisation ou l'évaporation. Et c'est parfois en tournant les pages, en maniant les images, dont ils n'ont pas besoin au moment même, qu'ils font, sans y songer, par automatisme, les plus utiles répétitions.

\*  
\* \*

Le Dr Decroly considère l'activité manuelle comme un moyen d'éducation pratique et d'expression concrète, d'autant plus que les enfants irréguliers se distinguent le plus souvent par leur inhabileté motrice et l'incoordination de leurs mouvements. Il faut d'abord leur apprendre à se servir de leurs mains pour les usages les plus ordinaires de la vie, les exercer à faire des nœuds et des paquets, à transvaser des liquides, à confectionner des boîtes pour y conserver les échantillons qu'ils rapportent de leurs visites-promenades.

Le modelage précède le dessin parce qu'il est moins abstrait, partant plus facile. Il oblige l'enfant à bien regarder et à bien observer, en donnant à sa pensée une forme sensible et précise. Ainsi il prépare au dessin, qui consiste surtout en esquisses rapides, ayant pour but d'entraîner l'enfant à reproduire en traits expressifs les principales lignes des objets à représenter. Enfin, le jardinage est aussi révélateur des fonctions psychiques des irréguliers, de leurs progrès dans le travail manuel, de leur sens esthétique ou utilitaire, de l'esprit d'ordre et de méthode ou du manque de ténacité. Chaque enfant a son jardinet qu'il cultive à sa guise et en pleine liberté. On ne l'aide que de conseils s'il en demande. Il sème les graines qu'il se procure lui-même et parfois, pour jouir plus vite du fruit de son effort, il enlève la plante dès que se montre une pointe verte. Alors le voilà dépourvu en face d'un terrain dévasté. Il sera plus patient à l'avenir ! Quand on consulte le calendrier floral, chacun se pique d'apporter le premier la fleur de la saison. Et ce jeu charmant excite un vif intérêt en même temps qu'il apprend sans effort à connaître l'époque de chaque floraison. Température, direction du vent, apparition des premiers crocus et des premières tulipes, capucines

jaunes, phlox lilas et pavots roses ! Et dans le cœur de l'enfant qui les cultive, toute la joie de leur couleur et de leurs parfums.

\*  
\* \*

Dans les classes spéciales de la ville de Bruxelles, on avait remarqué que les enfants arriérés, entraînés au calcul par les jeux éducatifs et à la lecture idéo-visuelle par la méthode globale, faisaient finalement plus de progrès que les enfants normaux des écoles officielles. Dès lors, l'idée s'imposait d'essayer ces méthodes avec les élèves réguliers. C'est ce que fit Decroly lui-même, en créant sa fameuse École de l'Ermitage, assez près de l'agglomération bruxelloise pour que de jeunes enfants puissent la fréquenter en rentrant chaque soir chez leurs parents. « École par la vie et pour la vie », qui connut de si beaux jours du vivant de son fondateur. — Celui-ci s'y rendait plusieurs fois par semaine pour former à la méthode nouvelle ses dévouées collaboratrices, avec l'aide desquelles il préféra publier — plutôt qu'un seul grand ouvrage — ces nombreuses monographies psycho-pédagogiques, qui ont rendu son nom célèbre et dont les principaux recueils sont : *L'Initiation à l'activité intellectuelle et motrice* (Decroly et Monchamp), *L'École rénovée* (Decroly et Boon), *La Méthode Decroly* (M<sup>lle</sup> Hamaïde) (1).

« L'école doit être dans la vie et non pas entre l'enfant et la vie », me dit le D<sup>r</sup> Decroly, en m'accompagnant un matin, à l'Ermitage. Et si notre vie civilisée est trop complexe pour l'enfant, si elle ne peut avoir accès à l'école, il faut que par la méthode qu'elle met en jeu, l'école aille à la vie et y transporte ses élèves pour leur en présenter ce qui, du moins, est à leur portée ». Et il me répétait que les cadres du programme à suivre doivent

---

(1) Éd. Lamertin, Bruxelles.

être choisis en fonction des besoins psychologiques ancestraux des enfants, de leurs intérêts dominants. Au cours de la période active, le goût naturel des enfants pour les collections et les triages leur facilite la recherche des documents, puis leur classement systématique, dont l'ordre logique apprend empiriquement la loi de l'évolution et du progrès que l'élève retrouve dans les diverses séries de ses enveloppes et de ses fiches. Que de richesses viennent alors à la lumière du jour ! On énumère, on compare, on complète ce qui peut manquer, par des recherches de renseignements dans les dictionnaires ou les manuels, puis on rédige la page du « Cahier de Vie », qu'on illustre de croquis en marge, de gravures collées, de peintures hors-texte, de plantes pressées, de coupures de journaux, d'échantillons fixés sous papier gélatiné, que sais-je encore ! Cahier de vie, cahier classeur, grand livre toujours ouvert des conquêtes spirituelles de l'enfant, véritable vade-mecum qui vaut tous les mementos du monde !

Et l'École de l'Ermitage ? Elle se compose de trois salles de la vie, dans la nature, dans l'espace et dans le temps, de trois ateliers pour les travaux manuels, le modelage et le dessin. Un musée, une salle de tests psychologiques, une chambre noire pour photographie. A l'extérieur un terrain de jeux, un jardin d'agrément et un jardin botanique, formé de six terrasses, disposées en gradins, où alternent avec des arbres fruitiers en plein rapport, des groupes de plantes, classés par étages, selon l'ordre de l'évolution végétale.

\*  
\* \*

Dans la salle de la vie, des végétaux et des animaux vivants. Au centre, les êtres unicellulaires, à la limite des deux règnes. D'un côté s'échelonnent des représentants de chaque embranchement, des protozoaires (infusoires), des métazoaires (éponges, sangsues, in-

sectes, escargots, poissons), batraciens (grenouilles), reptiles (lézards et couleuvres), oiseaux, mammifères (souris et cobayes). De l'autre côté, en partant du centre, des thallophytes (champignons et algues), des cryptogames (fougères), des phanérogames gymnospermes et angiospermes. En outre, autour d'un grand bocal où vivent des animaux et des plantes diverses, les enfants assistent chaque fois à des scènes de lutte pour l'existence, dont ils acquièrent une notion concrète et précise. Et c'est chaque fois pour le maître l'occasion d'opposer à cette notion de fatalité de la nature celle de la solidarité humaine. En observant sur le vif toutes les manifestations de la vie organique, l'enfant peut suivre le développement philogénique des espèces en même temps que le développement ontogénique, si apparent, par exemple, chez l'œuf de grenouille qui se transforme en têtard, puis en animal complet. En disséquant les plantes et les bêtes qui meurent, l'enfant peut apercevoir au microscope la structure des organes internes et leurs adaptations variées à l'ambiance.

Plus loin, la salle de la mesure n'est qu'une dépendance de celle de la vie, puisque la mesure n'est, en somme, qu'une précision de la sensation. Les petits rats grandissent et grossissent. Il s'agit de les peser, d'établir des graphiques, de faire des calculs, de chercher des moyennes. Et comme les élèves ont décidé d'un commun accord que l'unité naturelle de poids serait le haricot, c'est en enfilant des haricots secs qu'ils constituent les graphiques de poids des jeunes rats.

Toutes les propriétés des corps pouvant être objet de mesure, c'est-à-dire de comparaison, les enfants collaborent à la création de collections d'objets, classés selon l'échelle de ces diverses propriétés. Enfin, ils possèdent un magasin en petit où ils achètent, vendent, pèsent et marchandent. Ils établissent des rapports entre les prix, les poids, les volumes; ils font du calcul pratique et apprennent à tenir des comptes.

Dans la salle de la «vie dans l'espace», des représentations objectives du ciel et du système solaire, des produits végétaux et animaux de différentes contrées, des échantillons de terrains pris en divers endroits, de façon à ce que peu à peu, l'enfant se pénètre de la géologie du pays qu'il habite. A côté, le but de la salle «vie dans le temps» est de faire apercevoir par l'enfant les grandes phases de l'humanité et de la civilisation au cours des âges. Collections de fossiles, échantillons d'empreintes ramassées sur les «terrils», spécimens de houille et de tourbe, etc. Exposition d'objets d'usage courant, dont on se servait il y a plus ou moins longtemps. Les enfants les comparent à ceux qu'on emploie aujourd'hui, et c'est un excellent moyen de faire de l'histoire objective. Le musée qui complète les trois salles de la vie, réunit un ensemble de produits naturels ou fabriqués qui ont été recueillis par les enfants eux-mêmes, pour servir de matériel intuitif dans les leçons d'association sur l'appropriation du milieu par l'homme. Objets se rapportant à l'alimentation, aux vêtements, à l'habitation, à l'hygiène. Tableaux, gravures et photographies sur les services publics, les moyens de transport, la police, les tribunaux... Et comme l'éducation «decrolyenne» a pour but la libération psychologique des bons éléments individuels en vue de leur utilisation sociale, on montre aux enfants par des images et des exemples concrets que l'homme a des devoirs envers ses semblables. Les représentations de crèches et d'hôpitaux, de caisses d'épargne, de mutualité et de retraite, illustrent les avantages et les bienfaits de la solidarité.

Enfin, dans le jardin, les enfants entretiennent les arbres fruitiers ; badigeonnage et polissage, aération des racines, usage des engrais. Ils cultivent des plantes textiles et alimentaires. Dans une petite serre, ils soignent les plantes d'hiver, préparent les semis en pots ou en caisses. Ils renouvellent l'eau et le sable de leurs aquariums, de leurs terrariums, ils recherchent des

mouches, des chenilles et des vers pour en nourrir leurs petits animaux. Et mille autres travaux manuels de jardinage et d'élevage qu'ils exécutent en commun, chacun selon ses forces et ses aptitudes, dans la liberté et dans la joie.

\*  
\* \*

C'est dans ce cadre de vie scolaire, active et sérieuse, que les élèves de l'Ermitage s'habituent à manier, pour les mieux connaître, les substances vivantes et les matières inertes que comporte le programme et qui leur seront devenues familières, quand le moment sera venu d'en parler avec détail. Qu'il s'agisse d'animaux, de plantes ou de minéraux, les enfants de la division inférieure les observent directement ou s'en font une représentation exacte avant de les classer, d'après leurs caractères sensibles, leur forme, leur couleur, leur goût, leur poids, leur volume. Les différents points du programme à développer sont prévus pour toute une période, d'une semaine à un ou deux mois, et dans l'ordre des besoins de l'homme. Ainsi, lors de ma première visite, on parlait des produits fournis par les animaux, conserves alimentaires, vêtements, éclairage. Le maître faisait observer, manipuler, confectionner et collectionner, prescrivant au début tout enseignement théorique et même tout enseignement proprement dit. Et si parfois il était pris au dépourvu, il ne craignait pas de répondre : « Je ne sais pas. Nous allons chercher ensemble ». C'est alors qu'on consulte les livres et les bons ouvrages. Comme l'a dit Tolstoï : « Plus un procédé est incommode pour le maître, plus il est efficace pour l'élève ». Il ne faut pas craindre de se déranger pour rechercher des objets, pour faire des démarches auprès des directeurs d'ateliers ou de fabriques, car il ne s'agit pas de lier simplement des choses et des mots, en se contentant d'un enseignement par l'aspect, trop schématique et conventionnel.

Il importe au contraire, que l'enfant soit mis en présence immédiate des choses réelles et de leurs apparences interprétées. Et ces exercices d'observation sont la clef de voûte du système Decroly. C'est autour d'eux que tout gravite. Dans les exercices d'association, le contact avec la réalité n'est plus indispensable. Mais là encore, c'est grâce aux données exactes déjà acquises, que l'enfant peut se représenter les plantes, les animaux et les hommes qu'il ne connaît pas, à mesure qu'il se promène, au moyen de documents et d'images, parmi la flore, la faune et les différentes peuplades de toutes les régions du globe.

Quant à l'expression, le vocabulaire acquis aux leçons d'observation est repris dans les exercices de groupements de mots en famille d'idées que les élèves notent dans un carnet spécial, vrai dictionnaire de l'enfant, constitué et illustré par eux chaque jour. Même l'enseignement de la grammaire, par ce rappel constant des centres d'intérêt, se rattache étroitement à l'action de l'enfant, puisque les textes provenant des cahiers d'observation permettent de découvrir la vie grammaticale des mots que des jeux de loto, de quaterne et de domino rendent plus familière. Enfin, cette étude active liée à la vie donne à l'enfant une richesse de sensations, de sentiments et d'idées qu'il apprend à exprimer plus nettement, à confronter avec les écrits des prosateurs ou des poètes, au contact desquels s'affinent son sens esthétique et son goût littéraire.

\*  
\* \*

Lors de ma deuxième visite à l'Ermitage, les enfants de la division supérieure, âgés de 11-12 ans, étudiaient le sujet de l'« Air », comme centre d'intérêt, rattaché à l'un des points du programme, « L'homme et la terre ». Leur horaire hebdomadaire comportait les leçons d'observation et de mesure, le lundi et le jeudi, d'association

et de jugement, le mardi et le vendredi, d'expression orale et écrite, le mercredi et le samedi (1).

En donnant ici quelques détails, je ferai mieux comprendre mon premier étonnement en présence d'une pédagogie si neuve et si originale. Je me rappelle être sorti plus d'une fois de l'École Decroly assez étourdi et désorienté, tellement les exercices scolaires auxquels je venais d'assister s'éloignent du type traditionnel. Qu'on en juge plutôt.

Dans la « Salle de la vie », les enfants ont préparé le matériel d'observation, une bougie, un flacon, une lampe et des plaques de verre. Ils soufflent à tour de rôle dans un sac de papier qui se gonfle et résiste à la pression des mains. La bougie s'éteint dès qu'on ferme le flacon. La lampe fume quand on bouche avec les doigts les trous d'aération. Il existe donc une matière invisible qui sort de nos poumons qui tient de la place, qui entretient la flamme, etc. — C'est l'air. Et les enfants sont satisfaits.

(1) Horaire hebdomadaire de l'École Decroly.

Voici l'horaire complet d'une semaine :

*Lundi et jeudi*, de 8 h. à 12 h. 30 ; mesure, calcul mental, application écrite. Observation. Arrosage des plantes, soins aux animaux. Constatations diverses. Dessin des choses vues à la leçon d'observation. Relation dans le « cahier de vie ».

*Mardi et vendredi*, de 8 h. à 12 h. 30 ; exercice de jugement se rapportant au programme, recherche des matériaux pour cet exercice. Vie dans l'espace. Lecture de géographie. Vie dans le temps. Examen d'images. Exercice d'histoire avec dessin.

*Mercredi et samedi*, grammaire occasionnelle, application grammaticale ou réponses à des questions données. Causerie sur un sujet d'observation ou d'association. Expression écrite et illustrée de la causerie. Expression orale. Chant.

*L'après-midi*, chaque jour, de 2 h. à 4 h., travail manuel appliqué aux nécessités du moment, menuiserie, jardinage ou modelage d'un objet, en rapport avec le programme, dessin de l'objet combiné avec l'écriture ou travaux divers, selon les besoins, couture, cartonnage, découpage, etc.

« Pesez cette ampoule électrique avec votre balance à haricots », dit le maître. Puis, faites-y une incision avec votre lime triangulaire ». L'équilibre est rompu et l'ampoule est plus lourde. Donc l'air pèse. « Mettez ce papier de soie sur le couvercle de votre lampe allumée ». Il est entraîné vers le haut. Donc, l'air chaud monte. Pourquoi? — « Parce qu'il est plus léger que l'air froid », répond Jacques. Et le maître aussi est satisfait! « Remplissez à moitié votre flacon d'eau rougie et faites y tremper ce tube de verre que vous ajusterez au bouchon ». Et les enfants constatent que l'eau monte. Et ils comprennent que leurs mains chauffent le verre, que le verre chauffe l'air et le fait gonfler, jusqu'à ce qu'il chasse l'eau dans le tube. C'est quand ils enlèvent leurs mains et voient le liquide redescendre que le maître leur explique le phénomène du vent, causé en général par la différence de température sur deux points du globe.

Pour montrer que cet air est indispensable à la vie, on met des graines sous l'eau; on en fait germer d'autres dans de l'argile compacte. On met une mouche dans une tube fermé, un têtard dans de l'eau bouillie, en ayant soin de remplir le flacon jusqu'au bouchon. « Et cet air », demande Jacques, « est-il le même que celui qui sort de ma poitrine à chaque expiration? ». On lui répond expérimentalement, à la lueur d'un bec de Bunsen, en se servant d'un morceau de craie que l'on transforme en chaux vive, puis en chaux éteinte. D'ailleurs, Jacques sait très bien, pour l'avoir déjà observé, que l'acide carbonique blanchit l'eau de chaux. Et quand il souffle dans cette eau à l'aide d'un tube de verre, elle se met immédiatement à blanchir, tandis que l'air pur ne la blanchit qu'à la longue. Et voilà Jacques heureux!

L'air « expiré » n'est pas de même nature que celui qu'il respire.

On m'explique que chaque année les mêmes matières reviennent au programme et que la complexité des notions augmente avec le degré de compréhension des

enfants. C'est aussi dans la salle de vie que l'observation expérimentale est précisée par la mesure.

Les enfants comparent le poids d'une ampoule remplie d'air à celui d'une ampoule remplie d'eau. Un morceau de papier suffit pour peser l'air ; il faut plusieurs centaines de haricots pour peser l'eau. Par tâtonnements, on trouve que l'eau pèse à peu près 700 fois autant que l'air. Et si l'air contenu dans une bouteille d'un litre pèse environ 6 haricots, on arrive au poids « astronomique » de 150.000 haricots, pour le volume d'air de la classe ! Il ne faut donc pas s'étonner qu'un vent violent comme celui qui soufflait avant-hier, ait pu renverser la cheminée de l'école et déraciner un arbre du jardin.

\*  
\* \* \*

Pour les exercices d'association d'idées et de jugement, les enfants se rendent aux deux salles de la vie « dans le temps » et « dans l'espace », mais à vrai dire, la classe est partout, au jardin et à la cuisine, à l'atelier et à l'usine, aux magasins, aux musées et aux expositions plus encore que dans les salles d'étude, puisque la méthode « decrolyenne », essentiellement active se propose d'adapter l'enseignement intuitif et expérimental au milieu et à la vie.

Les propriétés de l'air ayant été démontrées à la leçon d'observation, le travail d'association consiste à rechercher avec les enfants les avantages et les désavantages de ces propriétés. Et voilà ce que Jacques, Pierre et François m'ont déclaré, en illustrant leur causerie de nombreux documents, images, photos, découpures de journaux, qu'ils tiraient au fur et à mesure de leurs fichiers. « D'abord, l'air, considéré comme matière », me dirent-ils, « est nécessaire à la vie ». Je résume ici leurs associations (air pur dans les poumons, cures d'air, dangers des habitations mal aérées). « L'air est mauvais

conducteur de la chaleur» (les tissus les plus serrés ne sont pas les plus chauds, comment choisir nos vêtements?). « L'air entretient la combustion » (foyers aérés, courants d'air dans les poêles, nombreux trous aux becs de lampe ou de gaz). « L'air se comprime » (soufflets de forge, pneus des autos; avec l'air comprimé, on creuse les roches, on nettoie les pierres; on fait respirer de l'oxygène à certains malades). « Voici les photos d'une sableuse que nous avons vue fonctionner dans la rue, du ballon d'oxygène qu'à gonflé pour nous le pharmacien ». Ensuite l'air est considéré comme une force. L'air chaud se dilate et s'élève, de là, les déplacements d'air. Comme avantages du vent pour l'homme, Jacques trouve qu'il transporte le pollen et permet l'éclosion des graines; « c'est lui qui amène la pluie indispensable aux plantes alimentaires » ajoute Pierre. Et François de renchérir : « C'est aussi lui qui fait tourner les ailes du moulin où se fait la farine. » Et l'on trouve encore tant de choses ! C'est l'air qui fait sécher le linge, les briques et les murs des maisons neuves. Et les pauvres gens qui vont ramasser du bois mort, comme ils aiment le vent, quand il fait tomber des brindilles !

Quant aux désavantages du vent, au même point de vue des besoins de l'homme, les enfants trouvent que le vent peut détruire les récoltes et faire tomber les fruits trop tôt. Quand il souffle très fort, il soulève des poussières qui souillent le linge étendu sur le pré. Bien plus ! Le linge s'envole, les ardoises s'envolent, les chapeaux s'envolent ! Le feu tire mal, la fumée est refoulée; la lumière vacille et s'éteint. Au point de vue social, les ouvriers ne peuvent travailler à la construction des maisons; le vent fait chavirer les barques de pêche, parfois les cargos, passagers noyés, marchandises avariées ou perdues. Association d'idées dans l'espace; le vent produit les dunes maritimes, celles du littoral belge, comment et pourquoi les fixer ? Le vent accumule la neige au flanc des montagnes et dans les chemins creux, glaciers

du cirque de Gavarnie et de Vignemale ; le vent, qui est un agent d'érosion est la cause première des « blocs perchés » comme ceux de la « table du diable » à Saint-Mihiel. Et que de documents photographiques sortis des collections, au moment voulu, sur les trombes d'eau ou de sable, les typhons de l'Inde, le « samiel » de Perse, le « khamsin » d'Égypte.

Association d'idées dans le temps : Le premier moulin à vent, les premières girouettes, l'invention de la machine à air comprimé et bien d'autres découvertes relatives à l'air ; le récit dans d'anciens journaux illustrés de certains grands courants et le rappel de certaines entreprises historiques, qui ont échoué à cause des cyclones et des tempêtes.

\*  
\* \* \*

Dans les trois ateliers, les exercices d'expression ne comprennent pas seulement le modelage et le dessin, l'écriture et le langage, auxquels il faut ajouter la lecture et l'orthographe, mais aussi le travail manuel, celui, bien entendu, qui est en rapport avec une idée cherchant à se matérialiser, à se préciser dans une forme ou une substance. Il faut avoir visité l'École Decroly pour se rendre compte de la variété et de la richesse de ces travaux manuels éducatifs. L'élevage mis à part, on y trouve : découpage, cartonnage, menuiserie, vannerie, tissage, couture, pyrogravure, sculpture sur bois, gravure, imprimerie. Et pas de pièces de sciages savants dont personne ne veut, mais de vrais objets qu'on désire et dont les enfants peuvent se servir. C'est ainsi qu'à propos de l'air et du vent, ils fabriquent un cerf-volant, un ballon, un éventail. Ils découpent un moulin à vent, une barquette à voiles. Ils collent sur une bande de toile des papiers de couleurs pour confectionner une frise, représentant des arbres inclinés et fouettés par le vent. Ils dessinent d'après nature, si possible, les personnes ou les choses que pousse le vent, dans la rue.

De l'expression concrète, on passe à l'expression abstraite. Après la visite d'un moulin à vent, chaque élève écrit une lettre à son père ou à sa mère. Sujet de rédaction : « Le moulin du Bois vert ». Et la semaine suivante « Avantages et inconvénients du vent », sous la forme d'un plan, tiré des exercices d'observation et d'association. Après l'expression orale des idées, on passe au devoir écrit, puis à sa correction par la lecture et le choix des meilleures phrases pour la mise au point du devoir en commun. Essais de rendre plus simple et plus clair le style diffus de l'enfant. Grammaire et syntaxe occasionnelles. Lecture expressive et mémorisation du devoir mis au net et recopié.

Comme je l'ai bien vu, pendant cette semaine, l'observation et la réflexion, l'association des idées et l'invention, l'expression orale et écrite, même par-ci par-là le calcul, toutes ces facultés ont été exercées, toutes ont servi à l'acquisition d'un jugement concret sur la raison d'être des choses de la vie. Méthode active de travail attrayant et productif ! Méthode d'instruction par l'action à la mesure de l'enfant, adéquate à ses besoins, à ses intérêts, à sa mentalité. Prise de contact directe de son esprit avec la réalité pour permettre au monde ambiant d'impressionner la pensée et à la pensée de marquer son empreinte sur le monde ambiant.

Si le D<sup>r</sup> Decroly est arrivé, comme éducateur, à cette pédagogie nouvelle, à la fois psychologique, scientifique et pratique, c'est qu'il eut le grand mérite de prendre pour guide l'enfant lui-même, l'enfant déficient et l'enfant normal, qu'il voulait avant tout préparer à la vie. Et quelle belle réussite que son œuvre, puisque la Belgique compte à l'heure actuelle un bon nombre d'écoles du type decrolyen et que par delà les frontières, dans tous les pays du monde, innombrables sont ceux qui se servent d'une telle méthode pour rénover leurs procédés d'enseignement.

De plus, le nouveau Plan d'Études belge s'inspire

largement du programme Decroly. L'observation active du milieu, les classes-promenades, la nature dans l'école, le « coin » vivant (bêtes et plantes), les collections et les documents, la prise en compte du temps, du climat, voire même des imprévus. On ne résume pas un plan pareil. Si la méthode Decroly n'y est pas intégralement observée, parce qu'elle n'est pas applicable partout, on en tire cependant grand parti, en groupant les exercices scolaires, non plus par branches d'enseignements, sans rapport les unes avec les autres, mais par centres d'intérêt, envisagés au triple point de vue : observation, association et expression.

Depuis longtemps la rénovation pédagogique était à l'ordre du jour en Belgique et les nouvelles instructions ministérielles de 1937 font le plus grand honneur au D<sup>r</sup> Decroly, en réalisant l'essentiel de ses idées et de ses réformes.

Jean DUPERTUIS.

# JOHN CARLILE Mc COAN

Propriétaire du "Levant Herald"  
et Correspondant du Khédivé Ismaïl à Londres.

Tandis que le Khédivé Ismaïl, surmontant les difficultés de toutes sortes, mettait à exécution son vaste programme de réformes, ses ennemis à Constantinople soudoyaient quelques journaux de la Capitale qui maniaient avec habileté l'arme redoutable de la calomnie.

L'un d'eux, en particulier, le *Levant Herald*, entama une si violente campagne contre le Khédivé, que ce dernier pria son agent à Constantinople de neutraliser l'action néfaste de cette feuille.

Aussitôt, par le canal d'une tierce personne, Abraham Bey entra en pourparlers avec le propriétaire du *Levant Herald* : John Carlile Mc Coan. « Depuis mon arrivée, écrivait-il le 19 juin 1871 au Khédivé, je m'occupe du *Levant Herald* et de *La Turquie*. Mais c'est une négociation difficile, à laquelle je travaille avec beaucoup de précautions pour arriver sûrement et sans désagrément. »

Mais le Khédivé entendait terminer cette affaire au plus vite. Le *Levant Herald* avait déjà nui à sa réputation et pouvait encore lui causer beaucoup de tort. Il pressa donc Abraham d'en finir avec son propriétaire par la promesse d'une subvention annuelle de 20.000 francs, soit près de 800 livres, payable par semestre et garantie pour 5 ans.

Enfin, le 25 juillet, Abraham Bey pouvait télégraphier à

son souverain : « L'affaire avec le *Levant Herald* est terminée. » Une lettre datée du 26 exposait en détail les raisons de l'hostilité de Mc Coan envers Ismaïl : « ...Dans les conversations que nous eûmes, il m'a dit entre autre : En 1864, Son Altesse avait écrit à Sir Henry Bulwer, alors Ambassadeur ici, qu'elle avait l'intention d'établir un Conseil d'Avocats en Égypte et elle le priait, en conséquence, de lui désigner un avocat anglais. Lord Bulwer m'avait proposé et Son Altesse lui avait répondu qu'elle agréait son choix ; comptant sur cette position, je m'étais préparé et j'avais fait les frais que devait m'occasionner mon déplacement. Sur ces entrefaites, Lord Bulwer fut rappelé et Son Altesse lui écrivit, qu'ayant renoncé à ce Conseil, elle n'avait plus besoin de mes services. Par suite de ce contre-ordre, je me suis trouvé dans une situation embarrassante, ayant fait des frais et des préparatifs inutiles... Cependant, comme il n'est pas dans mon intérêt d'être hostile à l'Égypte et que je ne puis pas nier qu'elle ait fait beaucoup plus de progrès que la Turquie, je préfère servir le Gouvernement égyptien et lui être utile le plus que je pourrais... ».

Un problème se posait toutefois : comment, du jour au lendemain, le *Levant Herald* pouvait-il changer le fusil d'épaule sans éveiller les soupçons de ses lecteurs ? Le Khédivé avait prévu cette éventualité et recommandé à Mc Coan de se cantonner jusqu'à nouvel ordre dans une stricte neutralité.

Peut-être ce silence forcé déplut-il à ce fougueux polémiste qui cherchait à justifier d'une manière plus évidente l'utilité de ses services. Le fait est que, dérogeant à la consigne, il publia quelques semaines après l'accord, un article favorable à l'Égypte, qui eut, cela va sans dire, un piteux effet.

Le Khédivé en fut désappointé. « Sans avoir l'air de blâmer le journaliste, conseillait-il à Abraham, il faudrait lui dire de n'écrire dans ces circonstances aucun article en notre faveur jusqu'à nouvel ordre. »

Or, presque simultanément, Mc Coan avait violemment attaqué le Grand Vizir, Moustafa Pacha, et celui-ci en avait fait le reproche à Abraham. Il s'avéra par la suite que, proposé pour occuper le poste d'avocat du Gouvernement ottoman, Mc Coan avait été écarté par ce même Moustafa Pacha, alors Ministre de la Justice, sous le prétexte fort raisonnable qu'un polémiste ne pouvait rendre service dans la carrière juridique.

D'ailleurs, la situation de Mc Coan devenait intenable à Constantinople. Il laissa donc la rédaction du *Levant Herald* à M. Edgard Whitaker, et partit pour Londres, où il devait servir de correspondant personnel au Khédive.

Avant de retrouver Mc Coan dans ses nouvelles fonctions, il aurait fallu essayer de le mieux connaître. Malheureusement, nos recherches sont demeurées infructueuses. Aucune encyclopédie ne cite son nom, et les archives, qui nous auraient fourni sans doute de plus amples renseignements, ne sont pas encore accessibles.

Quand est-il né? Que faisait-il avant de s'installer à Constantinople? C'est à peine si nous savons qu'il est Irlandais de naissance et qu'il débarqua en Turquie vers 1860, dans l'intention bien arrêtée de s'embaucher au service du Gouvernement ottoman. Ses tendances à la polémique le desservirent, et il fut sans doute très heureux lorsque le Khédive lui proposa de s'installer à Londres, avec les mêmes appointements, pour lui servir de correspondant.

\*  
\* \*

Correspondant d'Ismail à Londres, Mc Coan a une tâche bien délimitée : alimenter la presse anglaise en articles reflétant le point de vue officiel égyptien, et, éventuellement, rectifier les arguments émis par les adversaires du vice-roi. Il fait bien de temps à autre de la propagande orale ; mais

l'initiative vient de lui, et il doit en tous cas user de ce procédé avec beaucoup de discrétion, car on lui a bien recommandé de ne pas divulguer à Londres ses attaches avec le Cabinet particulier du Khédive.

Des phrases comme celles mentionnées ci-après, définissent sa ligne de conduite : « J'ai fait mon possible pour éclairer le public sur le progrès matériel et social de l'Égypte, sans entreprendre l'éloge du Khédive et de ses ministres » ; ou encore : « Vous verrez que je ne dis pas un mot d'éloges ni pour Son Altesse ni pour Son gouvernement, mais que je laisse au lecteur d'apprécier lui-même ». Sage conduite, il faut le reconnaître, dans un pays où le vice-roi ne comptait pas de fervents admirateurs et où les éloges sont souvent mal interprétés.

Feu le juge Crabitès, qui ne s'était intéressé à Mc Coan qu'à cause de son ouvrage sur l'Égypte, dont il cite fréquemment des extraits, a donné de lui une idée très vague et d'ailleurs peu exacte. Il le présente tout simplement comme « un journaliste qui connut Ismaïl Pacha intimement ». En fait, Mc Coan n'a eu que de rares entrevues protocolaires avec Ismaïl, et il n'a jamais prétendu lui-même que ses relations avec le Khédive étaient empreintes d'intimité. Il lui communiquait d'ailleurs ses rapports par l'entremise de Riaz Pacha ou d'Abduljélil Bey.

Cependant, le Khédive tenait à garder de bonnes relations avec Mc Coan, car celui-ci lui avait fait entendre à trois reprises qu'il espérait se faire élire à la Chambre des Communes : « Inutile de vous dire, ajoutait-il, que dans le cas où je gagnerais le siège, mes meilleurs services seraient toujours rendus à Son Altesse, à la Chambre, comme au dehors. »

Par trois fois, Mc Coan fut évincé aux élections. En revanche, il demeura un correspondant actif et consciencieux, s'efforçant de remplir sa tâche à la satisfaction de tous. Un simple détail lui rendra cette justice.

Mc Coan possédait mal son français et Riaz Pacha ne connaissait point l'anglais. Il arrivait donc que lorsque Mc Coan voulait être précis dans ses pensées, il usait de sa langue maternelle, sans manquer toutefois de faire précéder ou suivre sa lettre d'un mot d'excuses : « *Pardonnez-moi si cette fois je vous écris en anglais* ; Pardon my again writing this time in English, for I do not forget that you have an excellent interpreter. » Mais dans l'intervalle il perfectionne ses connaissances en français, et bientôt sa correspondance ne portera plus trace d'anglais, ce qui ne l'empêchait pas de se faire excuser de temps à autre son « exécrable français ».

De plus, Mc Coan ne veut pas se suffire des articles qu'il publie dans la presse. Il sait combien les idées exprimées dans des ouvrages ou même des brochures, sont mieux appréciées par le lecteur. Or, au moment où il occupe son poste de correspondant, la question des Tribunaux de la Réforme est à l'ordre du jour. Il proposa aussitôt de faire éditer à Londres et à Paris, en vue de sa distribution, un opuscule d'une cinquantaine de pages, qu'il intitule : *La juridiction consulaire en Turquie et en Égypte*.

Une seconde brochure sur les Finances égyptiennes est demeurée à l'état de manuscrit. Peut-être songeait-il déjà à l'incorporer dans un travail de plus vaste envergure : un ouvrage général sur l'Égypte moderne, lequel paraîtra en 1877.

Ces qualités incontestables sont quelque peu atténuées par une tendance à la fanfaronnade ou au bluff. Publie-t-il une étude dans une revue londonienne ? Que cette revue fût le *Pall-Mall Gazette*, le *Frazer's Magazine*, ou une quelconque feuille, elle égale toujours en importance la *Revue des Deux Mondes* !

Mais précisément à propos de l'ouvrage qu'il médite de publier, il écrira sans sourciller à Riaz Pacha : « J'ai conçu une *nouveauté* littéraire, un livre sur l'Égypte, qui ne dira

pas un mot sur les antiquités. Nos bibliothèques sont remplies d'ouvrages sur votre passé, mais on ne trouve pas *un seul mot* sur l'Égypte.» Il ne manquera pas cependant de s'inspirer de l'*Aperçu* de Clot Bey et d'autres nouveautés parues avant la sienne.

Une fois le plan de son ouvrage établi, Mc Coan se rendit compte qu'il n'était pas à même d'assurer tout seul sa documentation, ou, plus encore, d'écrire un ouvrage basé sur ses connaissances personnelles. Il eut la franchise de l'avouer et de réclamer l'assistance des différents départements. Il choisissait bien mal son moment, car l'Administration, préoccupée par les difficultés financières, la guerre d'Abysinie, n'avait pas beaucoup de temps à lui consacrer.

Aussi, en mai 1877, en annonçant à Abduljélil Bey la consignation de son manuscrit à l'éditeur, il le prévient que «le livre sera défectueux sous plusieurs rapports à cause du manque de renseignements qu'il a vainement demandés».

Tel quel pourtant, l'ouvrage connut un certain succès et fut réimprimé à différentes reprises, tant à Londres qu'à New-York. Sa diffusion a-t-elle servi la cause du Khédive? Probablement pas au moment où l'ouvrage parut, car il ne s'agissait plus alors de gagner l'opinion publique. L'intervention anglo-française dans les affaires égyptiennes avait jeté un discrédit évident sur l'œuvre d'Ismail.

D'ailleurs, à cette époque, la tâche que remplissait Mc Coan n'était plus indispensable. Il se plaint lui-même constamment que ses lettres demeurent sans réponse. Bientôt on lui signifia que, par mesure d'économie, son allocation serait suspendue et que ses services prenaient fin à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1879. Il écrivit, néanmoins, le 31 du même mois à Abduljélil Bey : « En terminant maintenant mes relations avec le Cabinet du Khédive, je vous prie de vouloir bien présenter mes plus respectueux hommages à Son Altesse, avec toute ma reconnaissance pour sa bienveillance à mon égard. En

même temps, veuillez assurer Son Altesse que, à l'avenir comme par le passé, elle pourra compter sur mes meilleurs services.»

\*  
\* \*

Que se passa-t-il par la suite? Mc Coan ne nous le dit pas. Il publie deux petites brochures intitulées *Our New Protectorate* et *The Egyptian Problem*, en attendant de faire paraître, en 1889, un nouvel ouvrage sur Ismaïl, où l'ancien correspondant très digne du Khédive Ismaïl fait place de nouveau au polémiste du *Levant Herald*.

Sous des dehors d'impartialité, son ouvrage est une attaque redoutable contre l'exilé de *La Favorita*. Lui, qui recherchait avec tant d'ardeur les documents officiels, il les néglige sciemment, sous prétexte qu'ils sont rares et peu utiles. Quant aux consuls, s'étant laissé corrompre par Ismaïl, leur correspondance ne contient aucune critique sérieuse du règne. Force lui est donc de puiser à « la source la plus digne de confiance », la littérature imprimée de l'époque. Mais, pourquoi, dans ce cas, passe-t-il sous silence ses propres écrits? Il préfère sans doute glaner des opinions défavorables : il utilisera donc entre autres les témoignages de M<sup>me</sup> Olympe Audouard, dont il se fait le défenseur bienveillant. Bref, il veut arriver à cette conclusion que « de toute évidence, le règne d'Ismaïl n'était pas, dans ses résultats, meilleur que ceux d'Abbas et de Saïd ».

Mc Coan n'est pas pour cela un méchant homme. Il laisse réimprimer à New-York l'année suivante, puis en 1902, son *Egypt as it is*, si favorable au règne d'Ismaïl. Mais, une fois de plus, il aura succombé à l'appât du gain.

Sans doute, ses écrits continueront à être recherchés par le bibliophile, mais l'historien pourra les ignorer en toute sécurité : on ne saurait pour cela lui en faire le moindre reproche.

Jacques TAGHER.

# LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

---

JOURNAL HISTORIQUE (SUITE.)

Un homme entièrement vêtu à la turque mais que je reconnus pour un étranger à son turban, vint me saluer avec beaucoup d'honnêteté. Il parlait français. « Il est bien étonnant, me dit-il, que M. Cazals ait eu la témérité de résister à une armée de 60.000 hommes, commandée par le suprême Visir... Il a perdu par son imprudente obstination les avantages qu'on lui avait offerts. Il aurait pu retourner en France avec sa troupe... Le grand Visir est furieux contre lui ; il sait, depuis quatre jours, que sa garnison a refusé de se battre et qu'il a menacé de faire fusiller ceux des soldats qui refuseraient de suivre ses ordres. » Il me fit enfin l'honneur de me dire qu'il était l'agent de la cour de Russie auprès de l'armée impériale ottomane et qu'il se nommait Frankini (1).

---

(1) Ce Frankini secondait alors le plénipotentiaire Sidney Smith. En septembre 1800, Menou écrivait à son sujet : « Dans

Ce n'était point le lieu de répondre au discours que venait de me tenir M. Frankini, ni de lui demander par quelle voie le Visir avait été instruit de l'insurrection de la garnison. Je m'empressai de lui faire connaître par quelle circonstance je me trouvais au camp ottoman et le suppliai d'en instruire Son Altesse ; mais il me répondit que probablement le fort était en ce moment au pouvoir des Turcs et que ma mission devenait sans objet. Je lui fis alors part de mes craintes sur le sort de la garnison qui pouvait se trouver livrée sans garantie à la discrétion de l'armée turque, mais il me rassura autant que cela fut en son pouvoir en m'annonçant que la veille et le matin même, le grand Visir avait fait publier dans ses camps que les soldats qui apporteraient des têtes de Français seraient punis de mort et qu'une forte récompense serait accordée pour chaque prisonnier qui serait amené vivant. Il ajouta qu'il avait fait lui-même des demandes auprès du pacha pour lui recommander l'exécution de cet ordre, auquel il attribua la conservation de ma vie. Il me fit ensuite beaucoup de questions sur mon emploi militaire, sur l'Égypte, sur l'armée française, et se retira en m'assurant de sa bienveillance.

Ce que M. Frankini m'avait dit de l'insurrection du fort vint bientôt se présenter à mes réflexions ; je ne pouvais comprendre comment cet événement était venu à la connaissance de l'armée turque. Il n'avait été fait aucun prisonnier

---

le camp ottoman, situé à Jaffa, est un envoyé russe, nommé M. Frankini. Cet homme, ennemi juré des Français, il y a sept ou huit mois, a changé de système et de manières depuis quatre mois. Il nous fait actuellement beaucoup de politesses ; il cherche à nous prouver que sa cour voudrait se rapprocher de la république, se plaint des Anglais, et paraît avoir inspiré de la défiance au grand Visir.» Enfin, le même Menou signalait en janvier 1801 que « M. Frankini, ministre russe, résidant près l'armée ottomane, avait été empoisonné ou assassiné ». (*Mémoires de Berthier*, p. 194, 289 ; ROUSSEAU, p. 360, 394).

pendant le siège et on ne s'était aperçu d'aucune désertion et je croyais être le premier homme qui eût mis les pieds dans le camp ennemi (1).

Je pouvais apercevoir le fort par une des fenêtres de la tente et je profitai d'une lunette magnifique qui se trouvait près de moi, pour observer ce qui s'y passait. Je vis alors avec douleur qu'il était au pouvoir des Turcs. Un millier de drapeaux couronnaient ses remparts et l'armée ottomane se pressait autour de ses murailles. Je ne pus m'empêcher de gémir sur le sort de la garnison, que je me figurai dans une position terrible. J'avais encore les yeux fixés sur le fort lorsque tout à coup s'éleva de ses murs un tourbillon épais de fumée, qui fut suivi d'une très forte explosion. Je jugeai bien que le magasin à poudre venait de sauter, mais à qui devais-je attribuer la cause de ce malheureux événement? J'avais sans cesse devant les yeux le commandant du fort et les officiers luttant avec courage contre des troupes révoltées; et je pensai qu'ils s'étaient ensevelis sous les ruines du fort plutôt que de se livrer à de féroces ennemis.

Fortement occupé à ce funeste accident, je vis entrer M. Frankini, l'inquiétude peinte sur le visage. Il me demanda

---

(1)Après le siège du fort Julien, le 30 germinal an IX (20 avril 1801), je me trouvai à souper dans la tente de Sir Sidney Smith, avec le lieutenant Bromley. Il m'apprit que deux canonniers français avaient déserté el-Arich dans la nuit du 4 au 5 nivôse (25-26 décembre), avaient traversé les lignes ennemies sans être aperçus ou reconnus, s'étaient ensuite dirigés vers le camp du quartier général où, par le plus grand hasard du monde, ils s'étaient adressés à la tente d'un officier anglais. Ces deux hommes, qui sans doute, étaient les principaux auteurs de la sommation du 4 nivôse, avaient pris le parti de se retirer chez l'ennemi, dans la crainte d'être fusillés. C'est par eux que le Grand Visir apprit ce qui s'était passé dans le fort. Il est bien étonnant que la désertion de ces deux hommes, qui certainement n'était pas ignorée des autres canonniers, n'ait pas été connue du commandant d'artillerie. (*Note de l'auteur.*)

s'il y avait des mines dans le fort et si je connaissais ce qui avait pu donner lieu à l'explosion qui venait de se faire entendre. Je lui répondis qu'il n'y avait aucune mine et que cette explosion était celle du magasin à poudre. Il gémit et se retira.

Quelques instants après, on amena près de moi le capitaine des grenadiers et un autre officier de la 13<sup>e</sup> qui avaient été pris dans la lunette avec la compagnie des grenadiers. Ils ne savaient rien de ce qui s'était passé dans le fort après mon départ. On nous fit ensuite sortir de la tente du Visir et on nous conduisit dans celle d'Adjap pacha, sherasquier de l'armée.

Reprenons actuellement les événements qui se passèrent dans le fort.

Tandis qu'une partie de l'armée ottomane se pressait dans les fossés et autour de la lunette, une foule de Turcs se jeta au pied du bastion en construction et monta sur la muraille à la faveur des matériaux répandus dans le fossé. Des soldats français poussèrent la faiblesse ou la folie jusqu'à leur jeter des cordages pour les aider à monter dans la tour B.

Les prisonniers turcs qui jusque-là avaient été fort tranquilles ne virent pas plutôt quelques-uns des leurs sur les remparts qu'ils renversèrent les pierres qui fermaient la communication du fort au bastion, ouvrirent la poterne et introduisirent tous ceux qui se trouvaient à portée des deux ouvertures. Lorsqu'ils se virent nombreux, ils se jetèrent sur les Français à coups de sabre et de pistolet et commencèrent le carnage. Les Turcs qui se trouvaient sur les remparts, aussi avides de sang et de pillage, frappèrent à leur côté ceux mêmes qui leur avaient jeté des cordes pour monter. Ce fut alors qu'un caporal d'artillerie reconnaissant, mais trop tard, la faute qu'il avait commise, se défendit corps à corps avec les assassins et en tua sept avant de succomber sous leurs coups. Le désordre en était à ce point, lorsque le

commandant et les officiers accompagnés d'un petit nombre de soldats fidèles, se retirèrent sous la voûte de la porte et s'y barricadèrent, bien disposés à vendre chèrement leur vie.

Le colonel anglais Douglas, à l'aide d'une corde qui lui avait été jetée par des soldats, était monté sur les remparts. Au milieu de cette scène d'horreur, il parvint au commandant Cazals et le pria avec instance d'ouvrir la porte du fort, mais le commandant lui protesta qu'il n'ouvrirait point sans obtenir une capitulation.

Dans le même temps, Rajeb pacha et l'Agha des janissaires après avoir fait briser les palissades et les barrières se trouvaient en dehors de la porte et menaçaient de la faire enfoncer. Le colonel Douglas se faisant connaître à eux par une fente de la porte, leur dit que le commandant ferait ouvrir si on lui accordait une capitulation. Les deux généraux turcs y consentirent. La capitulation fut aussitôt écrite dans les termes suivants :

CAPITULATION ACCORDÉE À LA GARNISON D'EL-ARICH

PAR LE COMMANDANT DE L'ARMÉE TURQUE.

ART. 1<sup>er</sup>. — La garnison française sortira du fort avec les honneurs de la guerre et emportera ses bagages. Les officiers conserveront leurs armes et leurs effets.

ART. 2. — Les malades et les blessés sont recommandés à la générosité de l'armée ottomane.

Fait au fort d'el-Arich le 8 nivôse an VIII (29 décembre 1799).

Le colonel Douglas signa cette pièce et après en avoir expliqué le contenu aux pachas impatients, la leur passa par la fente de la porte. Ceux-ci y apposèrent leur sceau et la

repassèrent au commandant Cazals qui la signa et la garda. L'ordre fut aussitôt donné de retirer les obstacles qui avaient été entassés derrière la porte et la porte fut ouverte.

Semblables à un torrent furieux qui a rompu ses digues et détruit tout sur son passage, les Turcs se précipitèrent dans la forteresse et portèrent partout le ravage et la mort. Les uns, s'introduisant dans l'hôpital, égorgèrent dans leurs lits les malades et les blessés; les autres, établissant dans les forges un atelier d'assassinat, décapitèrent sur l'enclume leurs malheureuses victimes. D'autres entraînant les Français dans les batteries, leur coupaient la tête à coups de pelle et de pioche sur la culasse des canons. Ici on les jetait pardessus le rempart après les avoir dépouillés; là on les descendait avec des cordages à des affidés qui les conduisaient à quelque distance pour les égorger.

L'Agha des janissaires et Rajeb pacha ne pouvant apaiser le carnage, cherchèrent à réunir autour d'eux les officiers et les soldats français; mais toute leur puissance n'en imposa pas à leurs féroces soldats (1). Ceux-ci arrachaient les Français jusque sous leurs yeux, et le commandant Cazals déjà saisi par eux, allait devenir leur victime, s'il ne se fût accroché fortement à la robe de l'Agha. Il abandonna sa redingote à ses bourreaux.

Pour séparer les Français de la foule, l'Agha des janissaires se retira avec eux sur le rempart, dont la disposition étroite et escarpée pouvait rendre la protection plus efficace; mais l'affluence toujours croissante des assassins rendit cette mesure infructueuse. Il prit enfin le parti de les faire sortir du fort et de les emmener au camp. Ce fut avec une peine extrême qu'il parvint hors de la porte. Pour échapper au torrent qui inondait le fossé, il sauta par dessus la lunette

---

(1) Les soldats turcs pillèrent dans le fort un de leurs pachas.  
(*Note de l'auteur.*)

et fut suivi des Français trop intéressés à ne pas s'écarter de sa personne. Les assassins profitèrent de ce dernier moment. Le commandant du fort, à l'instant où il se jetait au pied des murailles, fut retenu par les bras et ensuite arraché par les pieds par d'autres Turcs, qui allaient lui faire un mauvais parti sans la rencontre prospère d'un officier anglais dont il réclama la protection. Mais plusieurs officiers et soldats, moins heureux, ne purent se soustraire aux efforts de leurs bourreaux. Le capitaine d'artillerie Nicolas et plusieurs officiers de la 13<sup>e</sup> périrent dans cette circonstance. Une fois sortis du fort, les Français furent moins exposés ; cependant une foule de soldats turcs les suivaient encore pour leur arracher quelques dépouilles. Ils étaient à peine à moitié du chemin, lorsque le magasin à poudre sauta. Les Turcs les regardant aussitôt comme la cause d'un événement dont ils pressentaient les funestes conséquences, se jetèrent avec fureur sur ceux qui se trouvaient un peu en arrière, les ramenèrent sur les glacis et les massacrèrent sans pitié, sur les cadavres dont la terre était couverte. Le chef de bataillon Grand Vaire, de la 13<sup>e</sup> demi-brigade, périt alors de la manière la plus cruelle. Il eut la tête sciée avec un turban (1).

---

(1) Il serait difficile d'assigner la cause de l'explosion du magasin à poudre, cependant plusieurs circonstances concourent à l'attribuer aux mineurs français. Ces hommes, d'une intrépidité rare, avaient travaillé au puits de contremines, devant la porte du magasin à poudre, jusqu'au moment où les Turcs avaient été introduits dans le fort ; ils n'avaient été aperçus par aucun des Français, et il est à présumer qu'ils s'étaient retirés dans ce magasin pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Quoiqu'il en soit, la perte de l'armée ottomane dut être très considérable, si on considère que la tour qui sauta était celle où l'on avait réuni la musique de l'armée pour célébrer la victoire et que les fossés qui l'entouraient étaient remplis d'une foule comprimée de soldats. On verra plus loin l'évaluation des hommes que cet événement et ceux du siège coûtèrent à cette armée. (*Note de l'auteur.*)

Après tous ces malheurs, j'eus enfin la satisfaction de voir arriver le commandant Cazals, dix officiers et à peu près 160 hommes de la garnison (1). La plupart étaient sans chapeaux et dépouillés d'une partie de leurs vêtements. Aucun officier n'avait pu conserver la moindre ressource. Les sous-officiers et les soldats furent séparés de nous et on ne nous permit avec eux aucune espèce de communication. Quelques instants après notre réunion, nous eûmes la visite de M. Frankini. Il chercha à nous consoler et nous engagea à nous tranquilliser.

Plusieurs esclaves vinrent ensuite nous faire serrer dans un coin de la tente et furent suivis de Rajeb pacha général en chef de l'armée. Ce personnage orgueilleux nous fixa les uns après les autres, avec des yeux farouches ; il se fit servir un café, fuma une pipe et disparut. Nous eûmes bientôt la douleur de voir passer devant notre tente les têtes de nos camarades infortunés, que des soldats français portaient dans des sacs ensanglantés. Elles furent transportées à bord d'un bâtiment qui partit pour Constantinople (2).

M. Frankini ne tarda pas à nous faire une seconde visite. A notre silence, à notre air abattu, on avait dû remarquer que nous avions des inquiétudes et c'était le sujet qui l'ame-

(1) Jusqu'au moment où les Turcs furent introduits dans le fort, il y avait 5 hommes tués et 35 blessés. La garnison était de 450 hommes, il résulta que, outre les 35 blessés qui ont été égorgés dans l'hôpital, 235 Français périrent sous le fer assassin des barbares et féroces Osmanlis. De ce nombre furent le chef de bataillon Grand Vaire, quatre capitaines et deux lieutenants, officiers pleins d'honneur et de bravoure. (*Note de l'auteur.*)

(2) Il paraît que le grand Visir a fait payer les têtes des Français tués à el-Arich. Lorsque le commandant Cazals, à son arrivée au camp, fut conduit devant Son Altesse, il vit sur les coins de son tapis des monceaux de têtes, que son Tefterdar soldait aux Turcs qui les lui avaient apportées. (*Note de l'auteur.*)

naît auprès de nous. « On a rapporté au suprême Visir, nous dit-il, que vous conceviez des craintes pour vos jours ; aussitôt il m'a fait appeler et me témoignant combien il s'était affecté de ce qui s'était passé, m'a chargé de venir vous assurer de la sécurité la plus parfaite. » M. Cazals, en le remerciant de ce soin obligeant, lui répondit que l'état de tristesse qui se faisait remarquer parmi nous n'était point occasionné par des craintes personnelles, mais que nous avions à gémir sur la conduite monstrueuse d'une lâche garnison (1) et sur le

---

(1) Il peut paraître étonnant que les soldats français de l'armée d'orient aient poussé si loin l'oubli des principes du devoir et de l'honneur, aient abandonné leurs propres officiers et se soient livrés sans défense à des troupes barbares, à des assassins féroces. On désirera sans doute connaître les causes qui avaient pu affranchir à ce point leur caractère et les entraîner à leur perte. Je vais essayer de les indiquer.

L'arrière de la solde, depuis un an, et le désir de repasser en France avaient ébranlé la discipline de quelques corps de l'armée. Deux insurrections venaient d'éclater dans la garnison d'Alexandrie et de Damiette ; la 2<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie légère, qui, de cette dernière ville avait été envoyée à Katieh, s'y était rencontrée avec la 19<sup>e</sup> qu'elle avait provoquée à la révolte. Licenciée peu de temps après, une partie de ses carabiniers furent incorporés dans la compagnie de grenadiers de la 13<sup>e</sup> et furent envoyés à el-Arich, où ils furent le germe de tous les mouvements séditions. Le fort d'el-Arich était regardé comme le plus mauvais poste de l'armée ; les troupes qu'on y envoyait en garnison pour un mois seulement s'y croyaient en exil ; la difficulté des communications l'isolait du reste de l'Égypte et le faisait envisager comme un séjour de tristesse et de privations.

Malheureusement la nouvelle de l'évacuation de Katieh répandue par le détachement des dromadaires, le 30 frimaire (21 décembre) donna lieu à penser que ce fort était abandonné à ses propres forces, et dès lors les soldats peu habitués à la réflexion se considérèrent comme sacrifiés, séparés de l'armée française par un désert de 16 myriamètres. Ils perdirent l'espoir d'être secourus ; une armée de 60.000 Turcs se présenta devant eux pour les combattre et ils pensèrent ou que leur défense était vaine ou qu'ils seraient victimes de leur résistance. Les deux détachements faits prisonniers avant le siège avaient montré

sort des braves Français qui en avaient été victimes. M. Frankini nous invita de nouveau à repousser toute espèce d'inquiétude et nous promit de nous servir de tout son pouvoir.

Vers les 4 heures, nous fîmes dire à M. Frankini que nous avions besoin de prendre quelque nourriture. Il eut l'attention de nous faire préparer du riz à la turque et de la viande de mouton et vint nous témoigner son étonnement de ce qu'il n'avait été pris aucune mesure pour notre subsistance. Il nous promit de s'occuper de cet objet. Les sous-officiers et les soldats ne mangèrent rien de la journée.

Un peu avant la nuit, le médecin du Visir vint nous voir ; c'était un Italien. « Mes amis, nous dit-il avec un air de franchise, vous êtes Français, je serai votre père ; c'est moi qui vous procurerai ce dont vous aurez besoin. Son Altesse le suprême Visir vient de me charger de ce soin et j'aurai le plus grand plaisir à vous être utile. Vous aurez le cuisinier

beaucoup de faiblesse, l'ennemi n'avait mis à mort que les soldats qui avaient eu le courage de se défendre, et ces circonstances fortifiaient singulièrement l'opinion de la garnison. Il faut ajouter à cela la funeste impression qu'avaient faite sur l'esprit des soldats les machinations de l'ennemi. On a vu par quels moyens odieux les insinuations perfides des Anglais et des Turcs avaient pénétré parmi eux ; les promesses et les menaces du Visir occupaient toutes leurs pensées, étaient le sujet de toutes leurs conversations. L'alternative d'une perte certaine ou d'un retour en France proclamée par le général ottoman avait puissamment contribué à éteindre leur courage. Mais au milieu de soldats qui avaient ainsi rompu tous les liens de la discipline, les officiers ne cessèrent point de se montrer avec les sentiments les plus énergiques. Si, en joignant leurs efforts à ceux du commandant, ils ne purent apaiser cette sédition, ils n'auront du moins jamais à se reprocher de ne pas avoir fait tout ce qu'il était possible de faire. Leur ferme contenance et leur dévouement généreux dans cette position critique serviront peut-être d'exemple et apprendront aux soldats qu'ils ne doivent jamais espérer de faire partager à leurs officiers la honte et le déshonneur de leurs coupables complots. (*Note de l'auteur.*)

du grand Visir, vous mangerez comme lui ; dites-moi à quelle heure vous voulez souper ce soir.» Le commandant Cazals, en le remerciant de l'intérêt qu'il voulait bien prendre à notre situation, lui dit que M. Frankini avait eu la complaisance de nous envoyer à dîner vers les 5 heures et que nous ne souperions pas. « Alors, mes amis, dit-il, ce sera pour demain ; rien ne vous manquera, et lorsque vous aurez besoin de quelque chose, adressez-vous à moi ; je suis le médecin du suprême Visir et vous sentez combien il m'est facile de vous procurer ce qui vous sera nécessaire.» Et il se retira.

Nous nous félicitâmes d'être remis aux soins de ce docteur italien ; nous attribuâmes son bavardage à une effusion de cœur, à un sentiment de sensibilité, nous le croyions sincère et surtout honnête homme et réellement nous le regardâmes comme notre père. La nuit arriva ; on vint chercher le commandant Cazals de la part du Visir et on nous fit quitter la tente de Rajeb pacha pour nous conduire dans une autre, où se trouvaient plusieurs officiers turcs de la garde. Ceux-ci nous traitèrent avec beaucoup d'égards, nous firent placer à côté d'eux, nous couvrirent de leurs pelisses et partagèrent avec nous ce qu'ils avaient à manger. Bientôt la fatigue et le sommeil nous forcèrent au repos et nous nous endormîmes tranquillement, enveloppés dans les fourrures de ces officiers osmanlis.

Vers les 10 heures, le docteur italien vint nous réveiller et nous faire lever. « Mes amis, mes enfants, nous dit-il, je veille lorsque vous dormez, je pense à vous ; vous êtes mal ici, je vais vous faire conduire dans un endroit où vous serez mieux que vous ne seriez en France ; vous serez bien gardés et vous pourrez passer une nuit tranquille ; vous en aurez grand besoin, mes enfants. Allons, suivez-moi.»

Malgré le bien-être qu'on nous promettait ailleurs, nous fussions restés là avec plaisir. Nous suivîmes notre protecteur, nous descendîmes la montagne et arrivâmes sur le bord de

la mer auprès d'un détachement de cavalerie turque qui faisait grand'garde. C'est là que le docteur nous laissa, nous recommandant toutefois au commandant du détachement et nous promettant de la bonne chère pour le lendemain.

L'air était froid et humide. Nous passâmes la nuit sans couvertures et pour ainsi dire sans vêtements, couchés sur le sable, autour de quelques tisons de palmiers, dont la fumée nous étouffait. Nos gardes ne nous permirent pas de nous promener un instant, et le jour arriva bien tard pour terminer une nuit aussi douloureuse.

Le commandant Cazals, séparé de nous dès la veille, fut conduit devant le grand Visir. Son Altesse, lui adressant la parole : « Pourquoi, lui dit-elle, avez-vous osé vous défendre contre moi ? » M. Cazals lui répondit que les lois de l'honneur et du devoir lui en imposaient l'obligation. A ce mot d'honneur, l'interprète remuant la tête lui fit entendre que les Turcs ne connaissaient pas ce langage et probablement ne rendit pas cette expression à son maître. Le Visir lui fit encore une fois la même question et reçut encore la même réponse. Alors il fit un mouvement particulier de la tête, et M. Cazals fut à l'instant saisi aux bras par deux Turcs armés qui l'emmenèrent du côté de la mer. Il ne savait trop ce qui devait lui arriver et il était peu rassuré sur la mine de ces deux satellites ; ceux-ci cependant lui firent faire plusieurs tours sur le rivage, le promenèrent ensuite dans une partie du camp, sans le molester, et le ramenèrent dans une tente où se trouvaient plusieurs officiers généraux de l'armée ottomane et où il passa la nuit.

Le lendemain, M. Cazals, ennuyé de ne savoir à qui parler, obtint de venir nous joindre.

Les bâtiments turcs avaient débarqué sur le sable une quantité énorme d'orge pour les besoins de l'armée ; le vent du nord-ouest qui avait été très fort pendant toute la nuit, avait soulevé les eaux de la mer et les vagues venaient se briser

contre les monceaux d'orge qu'elles entraînaient avec elles. Dès la pointe du jour, les sous-officiers et soldats prisonniers furent occupés à éloigner cette orge du rivage. Les Syriens qui les conduisaient les traitèrent à la turque, à grands coups de bâton. C'était là le commencement de leurs peines et le premier jour de leur châtement. A 9 heures du matin, le médecin du Visir arriva près de nous. D'après les plaintes que nous lui fîmes, il voulut bien nous emmener dans le bois de palmiers et nous plaça à côté du camp d'un corps de cavalerie turque. Il nous quitta en nous faisant les plus belles promesses. A midi on vint nous chercher pour nous conduire auprès du Visir. Son Altesse, entourée d'une grande magnificence, nous fit ranger devant elle et porta la parole au commandant : « Pourquoi, lui dit-il, avec orgueil, avez-vous osé résister à mes armes ? Ignorez-vous que j'arrivais avec une armée de dix journées de longueur, aussi nombreuse que les sables du désert ?... Ma réputation devançait ma puissance. Vous n'avez écouté qu'une folle ambition. Je vous avais promis de vous faire porter en France, vous et vos soldats, si vous mettiez bas les armes ; perdez cet espoir, votre résistance est indigne de pardon... Elle a coûté la vie à 6000 de mes soldats et à Mustapha pacha qui laisse les plus grands regrets... Qu'espériez-vous ? Bonaparte, après vous avoir jeté sur cette terre, vous a abandonnés à votre malheureuse destinée. »

Le Visir demanda ensuite à voir les officiers du génie, et M. Cazals me présenta à lui. « Pourquoi, reprit-il, tant de travaux commencés à El-Arich ? Pensez-vous avoir le temps de les terminer et d'assurer votre conquête ?... Les débris de votre armée se dissiperont à mon approche, comme les sables que le vent chasse devant lui, et le peuple de l'Égypte sera délivré. » Après ces paroles, il nous congédia.

Nous attendîmes en vain toute la journée notre docteur italien et la bonne chère qu'il nous avait promise.

A la nuit, le commandant Cazals fut mandé par le Visir qui lui fit beaucoup de questions sur les généraux français et sur l'armée. Après cet entretien, il fut retenu par un effendi qui l'invita à manger avec lui, mais il s'en excusa sur ce qu'il devait parler au médecin du Visir pour procurer des subsistances à ses camarades, qui n'avaient rien mangé de la journée. Cet effendi, fort étonné de l'abandon dans lequel on nous laissait, nous fit apporter à manger et retint près de lui notre commandant. Il lui fit cadeau d'un petit panier d'oranges et nous envoya des boîtes remplies d'un mélange de figues, de raisins, de pistaches et d'amandes, disposés en pain d'un goût délicieux.

Il arriva dans la journée, en parlementaire, un officier français qui apportait au grand Visir l'armistice conclu entre le général Desaix et Poussielgue, d'une part, et Sir Sidney Smith de l'autre, dans la rade de Damiette. Cet officier et les dromadaires qui l'accompagnaient furent à peine aperçus dans le désert, que les Mameloucks courant sur eux, les désarmèrent et les emmenèrent au camp comme prisonniers.

Le Visir ne fut pas plus tôt instruit du message du parlementaire qu'il lui fit rendre ses armes et le reçut avec beaucoup d'égards et lui fit présent d'une pelisse, en signe d'amitié. Pendant les deux jours qu'il resta dans l'armée ottomane, on eut grand soin de lui interdire, ainsi qu'à son escorte toute espèce de communication avec les prisonniers français. Pour lui donner une haute idée de la force de l'armée, on le fit promener dans les camps, et on lui fit voir le fort, mais on se garda bien de lui dire de quelle manière il avait été pris. Il paraît même que les Turcs cherchaient à cacher les circonstances de ce siège à l'armée française, car on remit aux parlementaires deux Français de la garnison qui débitèrent en Égypte les choses les plus absurdes sur cet événement. Il est plus que probable que ces deux hommes étaient

les deux canonniers qui partirent du fort dans la nuit du 4 au 5 nivôse.

Le 10 (31 décembre), au matin, le docteur nous fit don d'une tente. Il nous fit ses excuses sur l'oubli de la veille, en se rejetant sur ses nombreuses affaires. Il nous dit qu'il avait été chargé d'examiner tous les papiers qui avaient été recueillis dans le fort et nous fit observer que c'était une besogne considérable et pénible. Il nous montra quelques lettres qu'il croyait être de la plus grande importance, et nous mit en état de juger qu'il savait très peu lire le français. Le choix d'un tel homme pour une affaire de cette espèce nous fit pressentir le peu d'influence que les officiers anglais exerçaient au quartier général.

Nous vîmes dans la matinée pour la première fois trois officiers anglais, le colonel Douglas, le lieutenant-colonel Bromley (1) et un officier d'artillerie. M. Frankini arriva peu de temps après. Au peu d'accueil qu'il fit à ces messieurs, nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas en grande liaison. Nous en fûmes convaincus lorsque la conversation s'étant tournée sur l'attaque du fort, les officiers anglais furent réduits à demander notre avis sur quelques travaux qu'ils avaient exécutés et dont les avantages étaient fortement constatés par M. Frankini, appuyé des ingénieurs turcs. Il fut surtout beaucoup question de la batterie anglaise dont les boulets labouraient les lignes de l'assiégeant ; mais MM. les Anglais appuyèrent sur l'insuffisance des moyens qu'on leur avait fournis et citèrent particulièrement des sacs énormes de 6 à 7 pieds de hauteur qu'on leur avait envoyés pour sacs à terre.

Nous parlâmes à M. Frankini de la négligence du médecin

---

(1) Le lieutenant-colonel Bromley n'est pas Anglais. C'est un émigré français de la ci-devant Normandie. Son nom est Tromelin. Actuellement lieutenant-général (*Note de l'auteur.*)

Je reviendrai plus loin sur ce personnage.

du Visir et il nous quitta pour nous recommander à ses soins. Les officiers anglais nous donnèrent de ce docteur la plus mauvaise idée et nous dirent quelque chose du trafic honteux qu'il faisait d'une jeune femme piémontaise, qui avait été prise dans le fort. Ils se retirèrent en nous faisant mille offres de service. De retour à leur tente, ils envoyèrent au commandant Cazals un flacon d'eau-de-vie qu'ils firent demander à Elfy bey.

A midi on nous conduisit devant le grand Visir. On nous rangea en demi-cercle devant sa tente, et il nous adressa le discours suivant : « Pourquoi les Français sont-ils venus si loin de leur pays apporter la guerre à un peuple tranquille et soumis à la Sublime Porte? Je me rappelle l'alliance de notre empire avec la France et cette alliance n'aurait jamais dû être troublée pour le bonheur des deux nations. Bonaparte, avant de vous abandonner dans ce pays, avait commencé avec moi des négociations ; Kléber, votre général, les a continuées et j'espère que nous nous entendrons heureusement. En attendant, je vous regarde comme des voyageurs égarés loin de votre patrie, dans les déserts de l'Afrique et je vous donne l'hospitalité... J'ai eu pitié de votre état... J'ai fait publier dans mes camps que ceux des soldats qui auraient des habillements français allassent les porter près de votre tente, où vous pourrez les acheter... Pour vous en donner les moyens, mon Tefterdar va vous distribuer de l'argent. »

Le Tefterdar remit alors 30 sequins au commandant et 10 à chacun des officiers ; ces sequins de 200 parats valaient argent de France environ 7 francs.

Le grand Visir s'adressant ensuite au commandant qui avait la tête nue, parce qu'on lui avait volé son chapeau : « Il ne faut pas, lui dit-il, avoir la tête ainsi découverte ; il faut que je fasse de vous un Osmanli. » Il se fit alors apporter un schall de cachemire bleu et une pelisse et en fit vêtir M. Cazals à la turque. Il nous parut fort gai dans cette occasion ; ce

travestissement le fit beaucoup rire et ensuite il nous fit reconduire à notre tente (1).

Nous étions à peine à 50 pas de la tente du Visir lorsque le docteur italien accourut après nous et demandant au commandant, de la part du grand Visir, la capitulation qui avait été faite et signée à la porte du fort : « Comme le Visir ne l'a point signée, dit-il, il désire qu'elle soit revêtue des formes les plus authentiques, ou plutôt il veut en faire une autre qui vous sera plus avantageuse. Il est dans les meilleures dispositions, il la fera de suite et je vous la remettrai au plus tard dans deux heures. »

Le commandant fit bien quelques difficultés à se dessaisir de cette pièce importante, mais le Visir lui avait paru si bien disposé à notre égard qu'il n'osa pas faire paraître des doutes sur la franchise de cette démarche. Il remit la capitulation.

A 2 heures nous eûmes enfin à manger par les soins du docteur. Notre repas consista en un riz copieux et en pièces de mouton grillées ; c'était la première fois que, suivant les expressions de notre protecteur, nous goûtions la cuisine du Visir.

Pendant que nous dînions, il se formait parmi nous un marché de chapeaux et de vêtements français. Les assassins, tout dégouttants de sang, nous apportaient les effets de nos camarades qu'ils avaient égorgés, en échange de l'or que nous avait fait distribuer le grand Visir. Malgré l'horreur

---

(1) Yousouf pacha, grand Visir, est géorgien de naissance. Il fut vendu par les Tartares au pacha d'Erzérourm, qui le fit son Tutungy Bachy (porte-pipe). Après la mort de son maître, il fut nommé musselin (mutésellim) d'Erzérourm. C'est pendant qu'il occupait cette place qu'il perdit l'œil droit, en s'exerçant au Djerrid avec un de ses officiers. Il a à peu près 60 ans. Lorsque la Porte ottomane, pressée par l'Angleterre et la Russie, déclara la guerre à la France après la conquête de l'Égypte, il fut nommé Visir en remplacement de Mehemed Ised pacha, qui fut déposé. (*Note de l'auteur.*)

que nous inspiraient ces hommes féroces, il fallut bien leur acheter quelque chose pour se couvrir ; c'était la loi impérieuse de la nécessité.

Parmi les Turcs que la cupidité avait attirés autour de nous, s'en trouvait un qui avait volé une montre à un officier dans la matinée du 8. Soupçonnant alors que l'officier avait seul le secret de la faire aller, il vint le reconnaître et lui dit : « Voilà ta montre. Depuis que je te l'ai prise, elle ne va pas ; il faut que tu la fasses marcher ou je vais te donner des coups de bâton. » L'officier, fort étonné d'un semblable discours, s'éloigna du fripon et se retira prudemment dans la tente.

A 4 heures, on demanda le capitaine d'artillerie Duval, de la part du Visir, pour donner des renseignements sur les magasins à poudre et sur les munitions de guerre qui existaient au fort. Cet officier ayant été conduit sur les lieux, fit voir que toutes les poudres étaient réunies dans la tour A au moment de son explosion ; mais les Turcs s'obstinèrent à dire qu'il y avait des poudres cachées. De retour auprès du Visir, il fut menacé de perdre la tête s'il n'indiquait le dépôt de ces poudres. On feignit même de le conduire près de la mer, pour le décapiter, afin de lui acheter, afin de lui arracher une déclaration conforme à leurs vues, mais il en fut quitte pour la peur et on le renvoya auprès de nous.

Notre docteur, devenu plus attentif, nous envoya des vivres à la fin du jour et vint nous voir. On lui demanda la capitulation, mais le Visir n'avait pas encore terminé cette affaire et il devait la remettre le lendemain matin.

Nous eûmes dans la matinée la visite de M. Frankini et de MM. les officiers anglais. Ils furent très fâchés de ce que la capitulation avait été remise au médecin et soupçonnèrent qu'elle ne serait point rendue. C'est effectivement ce qui arriva.

A 2 heures après midi, le docteur en nous faisant apporter à manger, nous annonça que nous partirions pour Ghazah à

l'entrée de la nuit. Il nous assura en même temps qu'il remettrait la capitulation avant notre départ. Pour chercher à nous le rendre plus favorable, nous lui offrîmes en commun un trousseau d'instruments de chirurgie que nous rachetâmes d'un officier de santé qui partageait notre infortune.

A peine venait-il de nous quitter qu'on amena devant notre tente 14 chevaux qui nous étaient destinés. Ces chevaux qui avaient des bâts au lieu de selles, avaient apporté des provisions pour l'armée et retournaient à Ghazah. Les Syriens, chargés de nous escorter, nous donnèrent à peine le temps de manger ; ils nous firent monter à cheval et partir sans avoir parlé à notre perfide protecteur. Nous rejoignîmes, à un kilomètre sur le chemin de Syrie, les autres prisonniers qui attendaient le moment du départ.

Les Syriens, au nombre de 30, étaient bien montés ; ils pressèrent le pas de leurs chevaux et firent passer les prisonniers devant eux. Après quelques heures de marche, les soldats, épuisés de fatigue, demandèrent à se reposer un peu, mais ils ne purent l'obtenir. Ils étaient chassés comme un troupeau de moutons et les traîneurs étaient ralliés à coups de bâton. Pénétrés de compassion pour ces malheureux, nous fîmes tout ce qui dépendait de nous pour engager notre escorte à s'arrêter quelques instants, mais nos prières furent inutiles. Le mauvais temps qui s'avancait était le motif de leur refus. . . . La nuit arriva ; une pluie affreuse nous surprit et nous accompagna jusqu'au village de Khan Younès, où nous arrivâmes à 3 heures du matin sans avoir pris le moindre repos. A la faveur de la nuit et du mauvais temps, plusieurs prisonniers purent se soustraire à la surveillance des Syriens et restèrent en arrière ; ils furent réunis le lendemain matin. A Khan Younès, la troupe fut logée dans le château et les officiers dans un okel occupé par des Turcs de l'armée. Ceux-ci nous traitèrent bien, nous firent du feu pour sécher nos vêtements et nous offrirent des vivres, du café et du tabac.

On partit pour Ghazah à 9 heures du matin et la route fut moins fatigante. Les Syriens nous laissèrent marcher à notre aise ; ils s'amuserent à se lancer le djerid tout le long du chemin.

On arriva à Ghazah à 3 heures après-midi. Une partie de notre escorte, qui nous avait devancés, avait annoncé notre arrivée ; aussi toute la ville et une grande partie des troupes du camp accoururent sur notre passage. Les officiers, marchant à côté des Syriens, n'essuyèrent aucun traitement désagréable ; mais les sous-officiers et les soldats furent librement en butte aux outrages de la populace. On leur jetait du sable et des pierres ; on leur crachait au visage et on les frappait à coups de pied et à coups de poing, sans que personne s'y opposât. Les ululatus des femmes et des enfants nous accompagnèrent jusque dans le camp.

Ce camp, placé sur une hauteur au sud de Ghazah, était occupé par une partie de l'armée ottomane. Il pouvait, à en juger par les tentes, contenir 10 à 12.000 hommes. Le Reïs-Effendi, qui le commandait, nous fit rester quelque temps devant son quartier-général, envoya ensuite les soldats d'un côté et fit conduire les officiers dans les prisons du camp. Ces prisons étaient composées d'un certain nombre de tentes parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de fort longues. Deux officiers du Reïs-Effendi qui nous conduisaient nous firent entrer dans une de ces tentes où une centaine d'Arabes étaient attachés deux à deux à une longue pièce de bois, et voulurent nous ordonner de la même manière, à la suite de cette double file ; mais nous nous arrachâmes malgré eux de cette tente empoisonnée et nous leur fîmes apercevoir que nous n'étions pas disposés à y rentrer. Ils instruisirent de notre résistance le Reïs-Effendi qui voulut bien donner l'ordre de ne point nous mettre aux fers et nous fit assigner une tente particulière. Un des officiers français fait prisonnier avant le siège y fut réuni à nous. Il nous donna quelques vivres qu'il

avait et nous en profitâmes avec d'autant plus de plaisir que l'article des subsistances avait été absolument oublié pour nous toute la journée.

Le lendemain on nous transféra avec la troupe dans une maison de la ville de Ghazah et on y réunit les prisonniers faits avant le siège. Les sous-officiers et les soldats occupèrent la cour et quelques magasins pratiqués au rez-de-chaussée, et on donna pour tous les officiers une chambre de 35 décimètres carrés, dont une partie fut occupée par l'officier turc qui commandait notre garde. Il nous fut expressément défendu de parler aux soldats.

Nous étions tous horriblement mal dans cette prison. Elle était si petite qu'on était entassé les uns sur les autres. Les magasins obscurs et humides où couchait la troupe étaient d'une infection insupportable. Dans notre petite chambre, nous pouvions à peine allonger les jambes, pendant la nuit, sans nous gêner mutuellement. Nous dormions, accroupis sur la pierre, car on n'avait même pas de nattes. L'officier turc qui, probablement, avait peur de nous, conservait de la lumière pendant la nuit et ne dormait que le jour. Notre nourriture était très modique ; on nous donnait tous les deux jours un peu de riz et de viande, mais notre garde avait soin de prendre sur nos provisions la part qui lui convenait. Nous avions très peu de moyens pour acheter des vivres ; encore fallait-il confier son argent aux soldats turcs qui en volaient la moitié. La cupidité nous en amena un qui parlait un peu français et qui nous avoua avoir resté quelque temps aux galères en France ; nous acceptâmes ses services, mais il nous les fit bien payer.

Le 16 nivôse (6 janvier 1800), Sir Sidney Smith qui se rendait à el-Arich où devait se traiter la convention pour l'évacuation de l'Égypte, obtint de parler au commandant Cazals qui, à cet effet, fut mandé au camp. Il lui promit de s'intéresser auprès du grand Visir pour l'amélioration de l'état

des prisonniers, et principalement pour la remise et l'exécution de la capitulation du 8 nivôse (29 décembre) (1).

Le 20 nivôse (10 janvier), Ali pacha qui venait de succéder au Reïs-Effendi dans le commandement du camp de Ghazah, envoya demander le commandant Cazals. Ce pacha, qui avait demeuré longtemps en Italie, connaissait les mœurs européennes. Il reçut M. Cazals de la manière la plus honnête, lui demanda des renseignements sur le traitement des prisonniers français et lui témoigna le désir d'adoucir leur position. Il lui fit part de l'ordre qu'il avait reçu du suprême Visir de nous distribuer de l'argent pour nous faciliter les moyens d'acheter des subsistances, dans le cas où les besoins de l'armée ottomane ne permettraient pas de la régularité dans nos distributions. En conséquence, il remit au commandant 40 piastres de 80 parats pour lui, 20 piastres pour chaque officier, 5 pour chaque soldat. Cette somme devait durer un mois (2). Cet argent fut pour nous tous la plus grande consolation dans nos peines ; sans argent, nous serions morts de faim et de misère. Le général Desaix et M. Pousielgue arrivèrent à Ghazah le 21 nivôse (11 janvier). Ils ne virent aucun des prisonniers et partirent le 23 (13 janvier) pour el-Arich.

Le 22 (12 janvier), Ali pacha fit demander le commandant Cazals et trois officiers. Il leur remit de la part du suprême

---

(1) Sir Sidney écrivit le même jour les deux pièces qui sont imprimées sous les numéros 30 et 31 dans la deuxième partie des pièces officielles de l'armée d'Égypte, de l'imprimerie de Didot l'Ainé. Elles sont relatives à l'affaire d'el-Arich. (*Note de l'auteur.*)

(2) Cette amélioration dans l'état des prisonniers pourrait être attribuée aux démarches de Sir Smith auprès du Visir, quoiqu'il ne soit arrivé à el-Arich que le 18 nivôse (8 janvier). Il est plus que probable que la faible indemnité qui nous fut payée deux jours après avait été accordée à sa sollicitation. (*Note de l'auteur.*)

Visir une indemnité de 15 piastres pour le commandant, de 5 pour les officiers et de 2 pour les soldats. Il promit en même temps de s'occuper de faire choisir une maison plus vaste et plus commode pour notre logement. Le commandant finissait de distribuer cet argent, lorsqu'on vint nous annoncer que le pacha donnait à dîner à tous les prisonniers. Cette nouvelle parut étonner notre officier turc, qui ne manqua pas de nous faire la cour pour nous disposer à partager avec lui les largesses de son général ; ainsi nous nous aperçûmes de l'accueil qu'on faisait au camp aux envoyés du général Kléber.

A trois heures, nous vîmes arriver plusieurs Turcs portant sur des plateaux de cuivre les mets qui nous étaient destinés, 16 plats copieux de riz, de mouton bouilli, de mouton rôti et de poisson grillé furent placés en ligne droite sur le devant de la chambre. Après avoir fait les honneurs de notre dîner à notre gardien, nous nous assîmes à terre et mangeâmes d'un fort bon appétit. Lorsque nous eûmes fini, on servit aux soldats, au milieu de la cour, des chaudières remplies de riz et de pièces de mouton. Ils associèrent la garde turque à leur festin.

Le soir, le pacha demanda un officier et 2 soldats. Le hasard favorisa le capitaine de grenadiers. Ils reçurent tous trois l'ordre de partir pour el-Arich. Le capitaine vint nous faire ses adieux et nous promit de faire connaître au général en chef et à l'armée française les événements du siège d'el-Arich, si, comme on le présumait, il était envoyé en Égypte.

Le 23 (13 janvier), un officier turc vint de la part du pacha prendre le commandant et deux officiers pour visiter une maison qu'on nous destinait. Elle leur parut plus vaste et plus commode et nous y fûmes transférés le 25 (15 janvier).

Le 27 (17 janvier), le chef de brigade Beaudot, aide de camp du général Kléber, passa à Ghazah se rendant à el-Arich en qualité de parlementaire, il ne put obtenir la permission de nous voir.

C'est à peu près à cette époque que passèrent à Ghazah 2 ou 3000 hommes de troupe d'Achmet Djezzar, pacha d'Acre, qui se rendaient à l'armée du Visir. Les prisonniers français excitèrent vivement la curiosité des soldats et ils se portèrent en foule à notre prison. Sur le refus qu'on leur fit de les y laisser entrer, ils voulurent forcer les gardes et enfoncer les portes ; mais Ali pacha envoya du camp des forces suffisantes pour empêcher cette canaille de pénétrer jusqu'à nous. Ils devinrent ensuite un peu moins violents. Moyennant quelques parats, on les laissait entrer dans une cour d'où ils pouvaient nous voir lorsque nous paraissions aux fenêtres, et alors ils nous faisaient entendre par des signes non équivoques qu'ils auraient eu bien du plaisir à nous couper la tête. Quelques-uns des officiers obtinrent la permission d'entrer. Ils nous parlèrent avec enthousiasme de la valeur de leur pacha et de la bravoure de leurs soldats. Ils nous dirent qu'ils n'aimaient ni les Turcs de Constantinople ni les Mameloucks, et il fut aisé de voir qu'ils se regardaient comme les meilleures troupes du monde.

Le lieutenant-colonel Bromley nous visita le 8 pluviôse (28 janvier). Il arrivait d'el-Arich et nous donna la nouvelle de la signature de la convention pour l'évacuation de l'Égypte par l'armée française. Il était envoyé en Chypre pour communiquer aux commandants des escadres anglaise et turque l'ordre de se rendre à Alexandrie. Il nous fit espérer que sous peu de jours nous serions remis en liberté et renvoyés en Égypte, en conséquence d'un des articles de la convention.

M. Bromley nous renouvela dans cette occasion ses offres de services, et nous étions assez disposés à les accepter, lorsqu'il nous dit : « Messieurs, je voudrais avoir de l'argent, je n'ai jamais trouvé l'occasion d'en faire un emploi plus agréable à mon cœur, mais écrivez à M. Smith qui se trouvera très heureux de pouvoir vous être utile ».

Le 20 pluviôse (9 février), on vint nous avertir de nous

tenir prêts à partir. Un détachement de cavalerie arriva peu après pour nous escorter et on nous conduisit à l'embarcadère de Ghazah, où se trouvaient deux djermes disposées pour notre embarquement. Mahamet pacha était venu sur le rivage avec une brillante suite. Il nous fit appeler devant lui, nous fit part des dispositions qu'il avait prises pour notre retour à Damiette et donna ses ordres à un officier turc qu'il chargea de nous accompagner et de nous remettre à l'armée française. Il nous souhaita une heureuse navigation, nous recommandant à Dieu, et retourna à Ghazah, laissant auprès de nous le détachement de cavalerie.

On nous remit 50 outres qu'il fallut remplir d'eau pour notre voyage. Les deux citernes de l'embarcadère fournissaient si peu que nous ne pûmes remplir que 20 outres, avant la nuit. On travailla sans relâche et, au lever du soleil, il y en eut 40 de pleines. L'impatience que nous mettions à partir nous empêchait de réfléchir aux difficultés de la navigation. Nous pensâmes être suffisamment approvisionnés et nous nous embarquâmes. Les reïs, de leur côté, ne demandaient qu'à s'éloigner. C'étaient deux Alexandrins pris par les Anglais, en portant des vivres de Rosette à Aboukir. On les avait conduits à Jaffa et on les avait employés au transport des subsistances de l'armée ottomane. Enfin on les renvoyait chez eux en les chargeant de nous remettre à Damiette.

Les officiers se placèrent ensemble sur l'une des djermes avec à peu près la moitié des soldats. Les provisions consistaient pour chacune en quelques sacs de très mauvais biscuit et 20 outres d'eau. Elle devaient suffire pour une traversée qui se fait ordinairement en 48 heures, mais on était loin de prévoir que l'on serait exposé à des souffrances mille fois plus pénibles que celles que nous avions éprouvées jusqu'alors.

Les soldats qui avaient perdu l'habitude d'obéir à leurs officiers usèrent dès le premier jour de l'eau à discrétion et

en consommèrent la moitié. Le lendemain, nous voulûmes les rationner, mais ils crièrent, nous insultèrent et s'emparèrent des outres. Enfin, au milieu du troisième jour, il n'y avait plus une seule goutte d'eau. Cependant nous étions loin du port, contrariés par le mauvais temps. Nous avions à peine fait dix myriamètres, nous distinguions les murs d'el-Arich.

Le 23 (12 février) au soir, le vent changea et nous fîmes bonne route toute la nuit. A 4 heures du matin, nous passâmes près d'un aviso anglais qui était mouillé près de la côte entre Damiette et Dibé. Le capitaine anglais nous fit arrêter, parla beaucoup à l'officier turc qui se trouvait à notre bord et nous fit mouiller à ses côtés. Nous attendions avec impatience qu'il nous permît de continuer notre route, lorsqu'il s'éleva un grand vent du N.-O. L'Anglais leva l'ancre et prit le large ; nos reïs en firent autant, mais ne pouvant aller à Damiette, coururent vent arrière ; l'un d'eux eut la prudence de mouiller dans le golfe de Péluse et entra dans le Nil.

Le vent changea de nouveau à 7 heures du soir et nous nous remîmes en route. Le 25 (14 février), à 9 heures du matin, nous reconnûmes le minaret de Cheikh Chata. A 10 heures, nous étions sur le point d'entrer dans le fleuve, lorsque le vent cessa de nous être favorable. On courut des bordées pendant 3 à 4 heures, mais toujours sans rien gagner. Alors, notre reïs, perdant l'espoir d'entrer ce jour-là, jeta l'ancre à deux kilomètres du rivage. Ce fut là que deux soldats bons nageurs, souffrant cruellement de la privation d'eau douce, se jetèrent à la mer et parvinrent à terre sans accident. Le vent ne fit que se renforcer pendant la nuit ; à 3 heures du matin, le 26 (15 février), le câble de notre ancre cassa. On eut beaucoup de peine à mettre à la voile au milieu du désordre et de la désolation qui régnaient à bord, et on s'éloigna de terre.

Notre reïs, désolé de la perte de son ancre, ne savait quel parti prendre. Il se dirigea sur les côtes de Syrie et parut désirer retourner à Jaffa ou entrer à St. Jean d'Acre pour y prendre ce qui nous manquait. Mais ce dernier parti était aussi dangereux pour nous que les chances de notre malheureuse navigation. Nous l'engageâmes à tout tenter plutôt que d'en venir à cette extrémité.

Nous errâmes toute la nuit et toute la journée du 28 (17 février) sans découvrir la terre. Le soir, cependant, à la faveur d'un vent propice, nous fîmes route et nous nous trouvâmes le 29 (18 février), à la pointe du jour, à la vue de Damiette. Nous serrâmes la côte de très près, bien disposés à nous échouer plutôt que de nous éloigner une quatrième fois.

Un bâtiment parut sur notre droite et nous cherchâmes à l'éviter pour ne point être retardés. Nous n'en fîmes pas plutôt aperçus qu'il nous donna chasse et nous fit arriver à coups de canon. Nous nous désolions de ce contretemps, lorsque nous reconnûmes avec une agréable surprise que ce bâtiment était français. C'était le brick *Lody* (1), venant de

---

(1) Le brick le *Lodi* était un vaisseau de 18 canons avec 94 hommes d'équipage. Il se trouvait à Corfou le 10 janvier 1798, prêt à appareiller pour la France. On le trouve à Toulon le 10 avril, mais envoyé en mission sur les côtes de Barbarie, il manque le départ de l'escadre qui transporte le corps expéditionnaire. Le 12 mai il était bloqué à Carthagène par la flotte anglaise; il réussissait à s'échapper le 28 et rentra à Toulon le 12 juin. Il en repartait le 19, relâchait à Gènes le 22, puis à La Spezia et à Livourne, soutenait le 4 juillet un combat contre un brick anglais devant Porto-Longo et, après bien d'autres péripéties, arrivait à Alexandrie le 22 août. Il y séjourna quelque temps, puis est envoyé à Derna le 8 février 1799 en mission secrète. Ayant subi d'assez graves avaries, le *Lodi* fit voile vers Toulon, qu'il atteignit le 25 mars. On voit qu'il était de retour en Égypte le 17 février 1800; ultérieurement, jusqu'en août 1801, il accomplit cinq voyages entre Alexandrie et la France (De la Jonquière, I, p. 138-139, 283, 362, 518; II, p. 262, 267, 269,

France. En paraissant devant Alexandrie, il avait été poursuivi par une frégate anglaise qui l'avait poursuivi pendant 24 heures. Le capitaine fut très étonné de se trouver si près de terre ; il n'avait que quelques brasses d'eau sous sa quille et il mouilla.

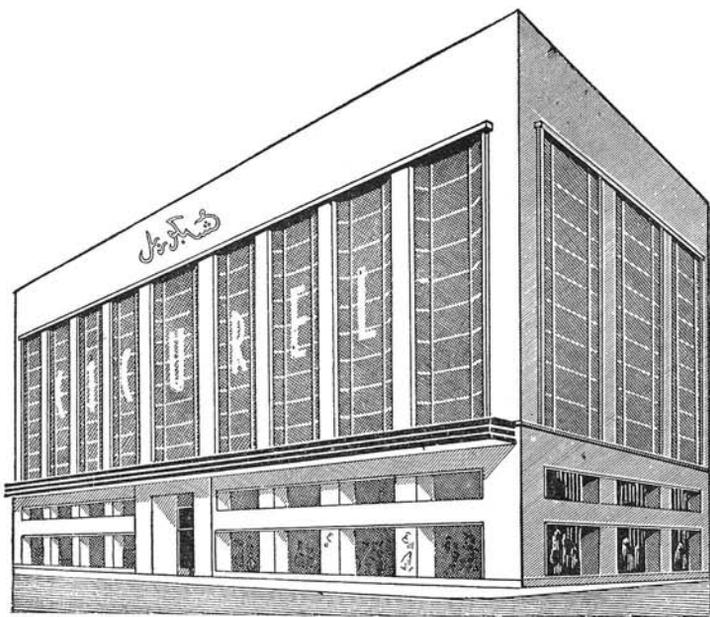
(à suivre.)

G. WIET.

---

510 ; III, p. 59, 60, 317, 403, 408-409 ; V, p. 12, 143-144 ; THIBAudeau, I, p. 294 ; II, p. 66 ; *Correspondance*, V, p. 136, 192, 194, 236 ; *Histoire scientifique*, IV, p. 131 ; VII, p. 58, 358, 367 ; FRANÇOIS, p. 423, 445-446, 457, 474 ; LACROIX, p. 495 ; GEOFFROY SAINT-HILAIRE, p. 202).





**Grands Magasins**

*Cicurel*

S. A. E.

**Les magasins les plus élégants d'Égypte**

R. C. C. 26426

# **LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE D'ÉGYPTE**

## **CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE EN**

- ⊗ fournissant de bonnes semences pour diverses cultures
- ⊗ fournissant les meilleurs engrais
- ⊗ donnant des conseils sur la mise en valeur des terres, le traitement du sol et l'amélioration des terres alcalines
- ⊗ donnant des informations de première main sur tous les problèmes agricoles, l'élevage et l'alimentation du bétail
- ⊗ donnant des conseils sur les questions hygiéniques et sociales relatives aux fermes

---

Visitez la ferme modèle de BAHTIM (près de Choubra)  
et le Musée du Coton de GHÉZIREH

VOUS Y SEREZ LES BIENVENUS

---

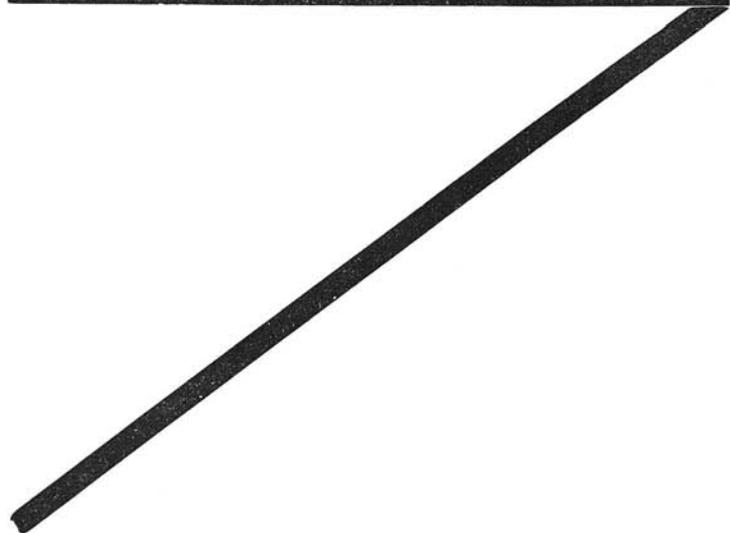
## **La SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE**

est toujours prête à discuter les problèmes agricoles  
et à aider à les résoudre

**B. P. 63 Ghézireh-LE CAIRE**

**Téléphone n° 46257**

# The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

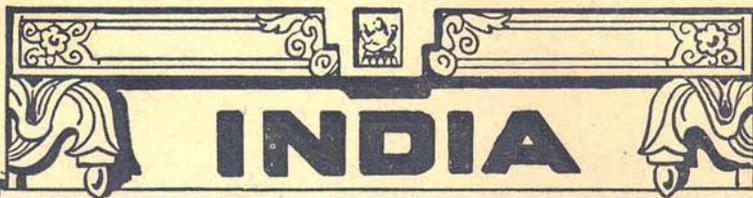
---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

*N. B.* — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



LES  
MEILLEURES  
MONTRES



37 Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427